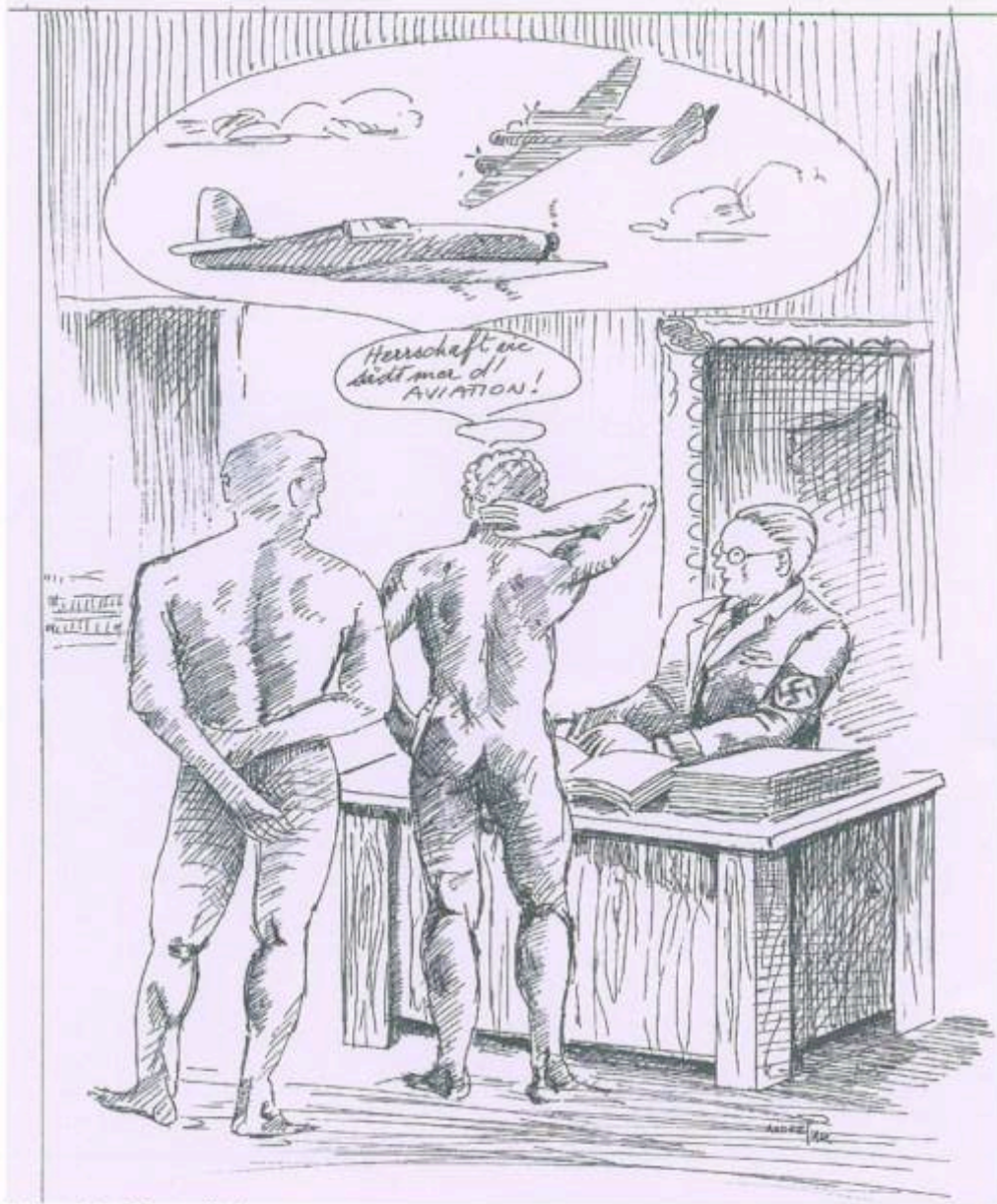


Georges BICKEL

# MA CHANCE:



Salle de la Marseillaise  
Conseil de révision  
Musterung

# L'AVIATION

\* « Ça se dit comment, l'aviation ? »

## **REMERCIEMENT**

Je tiens à remercier Monsieur Roland COUSANDIER, rencontré par hasard lors d'une randonnée dans les Vosges, qui m'a vivement encouragé à écrire mes souvenirs de guerre et à les publier.

Et ce d'autant plus que je n'ai pas combattu sur le front de l'Est, fait rarissime pour un Alsacien. Je n'avais jamais pensé auparavant à écrire ces quelques pages, et rarement parlé de mes aventures vécues pendant la guerre.

Je considère que je fais partie de ceux qui ont eu de la chance.

La chance qui tient parfois à un tout petit détail.

## L'ORPHELINAT, L'ECOLE

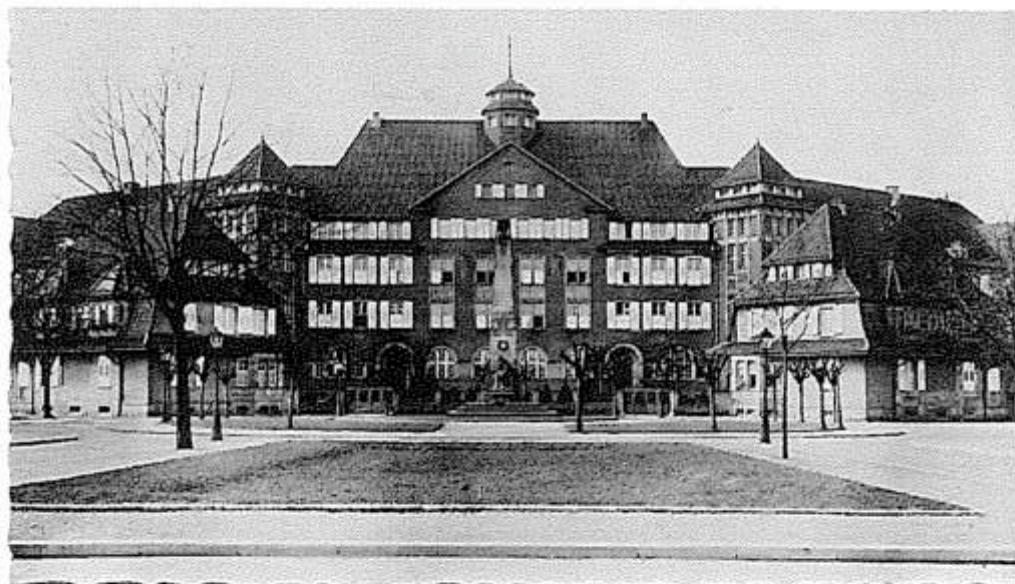
Je suis né le 4 février 1924.

Nous étions quatre enfants, Charles, Marie, Georges, Louis, orphelins de père et mère, placés très jeunes à l'Hospice des Orphelins de la Ville de Strasbourg, à Neudorf.

Cet établissement comptait entre 250 et 300 pupilles. Catholiques ou protestants, sans distinction, répartis en groupes d'environ 40 suivant les classes d'âge. Les garçons occupaient l'aile gauche du bâtiment et les filles l'aile droite. Il n'y avait pratiquement pas de communication entre garçons et filles.

Le directeur de l'établissement était notre tuteur jusqu'à la majorité, 21 ans à l'époque. Les éducateurs et éducatrices chargés de notre surveillance nous conduisaient en rangs serrés à l'école primaire du Neufeld. Nous étions tous habillés de la même façon. Par ailleurs, les garçons avaient les cheveux coupés à ras. A 14 ans, ils apprenaient un métier, tandis que les filles devaient s'occuper des tâches ménagères jusqu'à 18 ans.

L'établissement possédait une maison à Saverne où nous passions 15 jours de vacances tous les ans. Ce séjour était pour nous un réel épanouissement. En matière de distractions, c'était le foot, et en cas de punition, nous étions privés de « RACING » !



L'Hospice des Orphelins de la Ville de Strasbourg, à Strasbourg-Neudorf  
Aujourd'hui "Foyer de la Jeunesse Charles Frey"

J'ai fréquenté l'école primaire du Neufeld jusqu'en 1937 et Monsieur Albert GOETZ, directeur de l'Orphelinat, me proposa alors le privilège de poursuivre mes études. Ainsi le 2 octobre 1937 j'entrai à l'Ecole pratique de commerce de Strasbourg, pour trois années.

Ministère de l'Education Nationale

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

VILLE DE STRASBOURG

ECOLE PRATIQUE DE COMMERCE

## LIVRET DE SCOLARITE

de l'élève: *Bickel Georges*  
né le *4 Février* 19*24*  
à *Strasbourg*  
Entré à l'École le *2 Octobre* 19*37*  
Sorti le ..... 19.....

Le présent livret tient lieu de Certificat de Scolarité  
Il n'en sera pas délivré de duplicatum

(Voir diplômes obtenus à la dernière page).

## **EVACUATION EN DORDOGNE : CLAIRVIVRE ET RETOUR**

Malheureusement, ces études ont été interrompues dès le début de la dernière guerre, en septembre 1939, et l'évacuation de la population strasbourgeoise dans le sud-ouest de la France.

J'ai vécu cette période d'évacuation à Clairvivre, en Dordogne, station de soins des maladies des poumons, avec l'ensemble des enfants de l'Orphelinat. Ne sachant que faire, impossible de poursuivre mes études, je me suis adressé aux services de l'Hôpital Civil, également replié sur Clairvivre. Et c'est ainsi que j'ai pu travailler avec les peintres, les menuisiers, les couvreurs et sur la fin comme garçon de bureau.



Clairvivre (Dordogne)

En septembre 1940, à la fin (provisoire) des hostilités et après la débâcle de l'armée française, retour à Strasbourg. Quelle surprise ! A l'école primaire on nous avait fait chanter : « Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine » ou « La victoire en chantant ». En 1939, de grandes affiches étaient placardées en ville : « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts » ! Que restait-il de toute cette propagande ? A la gare nous sommes accueillis triomphalement, et à notre grand étonnement, par les autorités nazies. Et pour cause, nous n'étions plus considérés comme des citoyens français. Je me suis mis aussitôt en rapport avec mon ancienne école, devenue *Herrmann Goering Schule, Höhere Handelsschule*. J'y ai donc passé ma troisième année, de 1940 à 1941. Je fus gratifié d'un

simple certificat de fin d'études (*Abschluss-Zeugnis*, voir ci-dessous). Pas étonnant, les enseignants, tous d'un certain âge, brillaient souvent par leur absence, et n'étaient pas remplacés au pied levé ! Nous en avons profité en passant le temps libre à la plage du *Baggersee* à la *Meinau*. A cet effet, le maillot de bain était en permanence dans le porte-bagages de nos vélos.

"H - H" : EX-ECOLE DE COMMERCE



Hermann Göring-Schule  
Höhere Handelsschule  
Straßburg



Abschluß-Zeugnis

*Livret de scolarité allemand  
Certificat de fin d'études*

1940/41

Les enseignants étaient des civils, très corrects et pas vraiment nazis. Les livres de classe étaient rares. Notre principale occupation consistait à apprendre l'histoire de la vie du Führer et de sa politique, et à lire le récit des combats de la Wehrmacht, dont les compte-rendus étaient relatés par les "Strassburger Neueste Nachrichten" (aujourd'hui Dernières Nouvelles d'Alsace). Il ne pouvait donc pas être question de diplôme.

### **H.J. : JEUNESSE HITLERIENNE**

### **OBBO : MON PREMIER EMPLOYEUR ET C.A.P.**

Je tiens à préciser que le refus d'adhésion à la H.J. (Hitler Jugend : Jeunesse Hitlérienne) aurait empêché la fréquentation de la « Höhere Handelsschule », d'autant que l'orphelinat étant un établissement public, cette adhésion était obligatoire. Nous devions porter l'uniforme, faire le salut nazi, apprendre à jouer de la fanfare et du tambour, afin de pouvoir participer à des rassemblements ou des défilés organisés par le régime. Nous étions présents à la Hunebourg, dans les Vosges, lors du rapatriement du corps de Karl ROOS, un autonomiste fusillé par les Français dès la déclaration de la guerre. Deux lieux portaient son nom : l'orphelinat s'appelait "Karl ROOS Haus" et la place Kléber "Karl ROOS Platz".

On nous obligeait également à participer à des quêtes sur la voie publique, au bénéfice des soldats combattant au front ou hospitalisés. Impossible de refuser : je n'aurais pas eu le droit de fréquenter l'école de commerce.

A la fin de mes études, je devais me mettre en quête d'un emploi. Je me présentai chez "OBBO" fiduciaire, rue du Dôme, à Strasbourg, avec deux camarades de classe. Nous connaissions le patron de l'entreprise, qui avait été notre professeur de comptabilité avant guerre. Toutefois on nous fit savoir, et quelle déception, que les deux années passées sous le régime français n'étaient pas validées. Nous voilà obligés, malgré nos protestations, de souscrire un contrat d'apprentissage de deux ans, soit du 15 juillet 1941 au 14 juillet 1943 (voir page 8) ; j'avais 17 ans. Les démarches auprès de l'administration n'ayant pas abouti, me voilà donc apprenti-comptable.

Un matin, en arrivant aux bureaux situés au 1<sup>er</sup> étage, nous avons pu lire "VIVE LA FRANCE" en lettres peintes sur la chaussée et dont la taille était d'au moins 50 cm. Très vite les autorités ont fait disparaître l'inscription.

Cependant, ce contrat fut interrompu pour une période de cinq mois passés au R.A.D. (Service de Travail du Reich), et définitivement arrêté par mon incorporation de force dans la Wehrmacht, en mars 1943. Le 3 mai de la même année, grâce à un responsable de l'administration à

Strasbourg, j'obtins une permission exceptionnelle pour passer les épreuves du C.A.P. d'aide-comptable, à Stuttgart. Je me présentai en uniforme, alors que les autres candidats, plus jeunes, étaient en civil. Psychologiquement, je n'étais pas préparé à ce genre d'exercice, compte tenu des dures journées passées à la caserne. Les documents apportés de Strasbourg pour réviser avaient été mis à la poubelle, un soir de découragement. Pourtant, j'obtins le diplôme (voir ci-dessous). Mais honnêtement, je pense avoir bénéficié de l'indulgence des examinateurs, grâce à mon uniforme.



1. Eingetragen in die Lehcherrentenliste des  
National-Sozialistischen Rechtswahrer-  
Bundes unter Nr. 99

Strassburg 19.12.42

Stempel und Unterschrift des NS-Rechtswahrer-Bundes

2. Eingetragen in die Berufsstammrolle der  
DAF-Lehrlingskarte Nr. 111

Gau Baden aus 29.12.42



## Lehrvertrag

für Lehrlinge in Wirtschaftstreuhänderbüros

Zwischen

Treuhand-Organisation

**MANNE**  
STRASSBURG  
Münstergasse 2

in

als Lehrern

und BICKEL Georg in STRASSBURG-NEUDORF

Straße Karl Roos-Haus geb. am 4.2.1924 in STRASSBURG

als Lehrling

ist unter Zustimmung seines gesetzlichen Vertreters,

Herrn Manne Vormund: Albert GÖRTZ - Direktor des Waisenhaus

in STRASSBURG-NEUDORF Straße Kiesgruben-Platz I

heute nachstehender Lehrvertrag geschlossen worden:

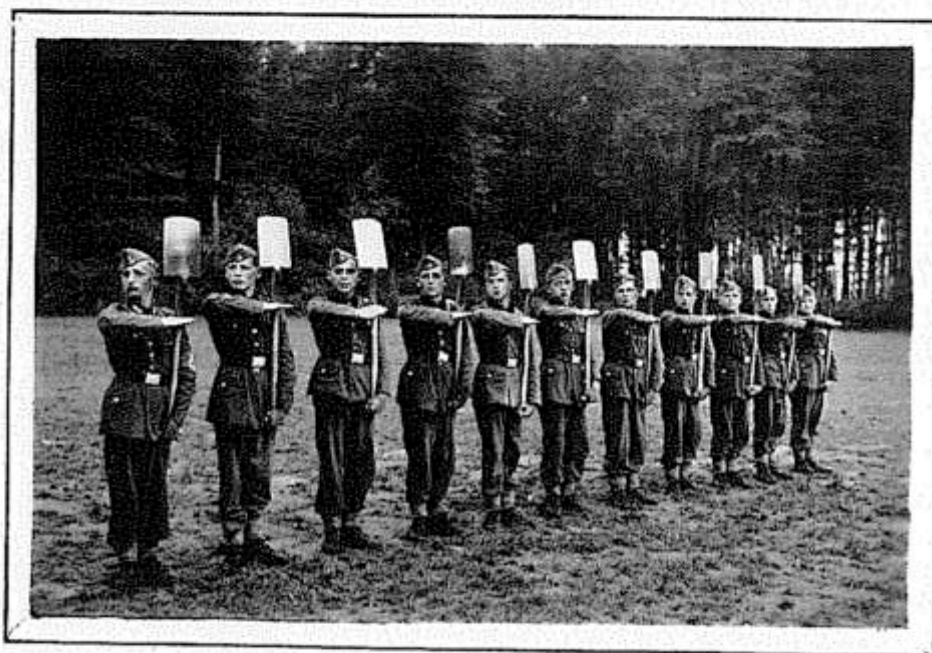
Druck und Abdruckverbot für Deutschland durch den Deutschen Rechtsverlag G. m. b. H. Berlin W 35.  
Nachdruck verboten. — Alle Rechte vorbehalten.

1941/1943 ?

Contrat d'apprentissage interrompu (incorporation RAD et Wehrmacht)

## **R.A.D. : SERVICE DU TRAVAIL DU REICH**

De mon passage au R.A.D., je ne garde que de mauvais souvenirs. Je pense rejoindre l'opinion de tous ceux qui sont passés par là ; c'était très éprouvant, et la cohabitation avec les Allemands n'était pas facile. Logés dans des baraquements, le réveil se caractérisait par des hurlements des gradés, pour qui c'était un véritable défoulement. Rien que des humiliations, qui continuaient tout au long de la journée et souvent une partie de la nuit. Notre camp se trouvait à quelques kilomètres des premières habitations. Nous étions obligés de travailler en forêt, dans l'enceinte d'une usine chimique. Il y avait des prisonniers russes et des civils occupés dans l'usine même, faciles à reconnaître. Exposés à des produits chimiques, ils avaient les mains et le visage de couleur jaune. Notre nourriture était maigre en calories et insuffisante, d'autant plus qu'on était obligés de travailler dur, et soumis à un régime para-militaire. Je me souviendrai toujours du 14 juillet 1942. Entre Alsaciens et Mosellans nous avons convenu de travailler au ralenti, ce qui n'a pas échappé à nos chefs. Le lendemain, nous avons dû payer cher cet acte de "rébellion", mais de patriotisme pour nous ; des brimades et exercices à n'en plus finir. N'empêche, nous étions contents et fiers de notre prouesse.



Au garde à vous (avec des pelles)

Il va de soi que l'ambiance était très mauvaise. Heureusement, l'effectif comptait environ 30 % d'Alsaciens-Mosellans. Il me semblait que nos supérieurs, hormis les officiers, étaient d'anciens chômeurs, sans profession, et qui n'avaient pas d'autre solution pour s'en sortir que d'entrer au R.A.D.

Le camp était entouré de barbelés et à l'entrée se trouvait le poste de garde.

Je me souviendrai toujours de ma première nuit de garde : deux fois deux heures. Sans arme, avec ma bêche sur l'épaule, à la lisière de la forêt, pas d'éclairage, le vent soufflant dans les branches ... Sincèrement, j'avais la trouille.

Avant mon incorporation au R.A.D., je ne m'étais jamais trouvé en pareille situation. A l'hospice, le jour nous vivions en groupe, et la nuit nous dormions à plusieurs dans de grands dortoirs. C'était bien la première fois de ma vie que j'étais si esseulé.



Garde, en lisière de forêt

**Conseil de révision : MA CHANCE**  
**Incorporation FLAK (défense anti-aérienne)**  
**Kassel – Frankfurt – Anvers (Belgique)**

Le 25 septembre 1942, je suis libéré du R.A.D. et, quelques jours plus tard, convoqué au conseil de révision, Salle de la Marseillaise (sic) en vue de mon incorporation dans la Wehrmacht. Après différents examens, le responsable me demande dans quelle arme j'aimerais (re-sic) servir. Je ne m'attendais vraiment pas à cette question. Que répondre ?! Dans mon esprit, c'était "niet", "nein", "non" ; dans aucune ! L'armée ne m'a jamais intéressé, et surtout pas la sienne ! Pouvais-je prendre ce risque ? Je lui réponds spontanément : L'AVIATION, pensant : le temps de me former, vous aurez perdu la guerre ! En tout cas, cette réponse m'a valu beaucoup de CHANCE dans la suite des événements.

Le lendemain, je repris mon emploi chez OBBO, et ce n'est que le 10 novembre que je fus à nouveau convoqué pour un examen médical en vue de mon incorporation dans l'armée. On ne m'avait donc pas oublié. Ensuite, plus rien jusqu'au 23 mars 1943, date de mon incorporation de force dans une unité de D.C.A. (défense anti-aérienne), n'ayant pas été jugé apte pour l'aviation. Dans mon livret militaire, j'ai remarqué l'annotation suivante : "provisoirement inapte comme parachutiste, n'ayant pas le poids requis". Ouf ! Je l'avais échappé belle et en fin de compte, j'ai quand même gagné environ six mois par rapport à mes malheureux camarades libérés du R.A.D. en même temps que moi, et qui, eux, étaient déjà engagés au front de l'Est.

Donc, rendez-vous et contrôle à la caserne Stirn, boulevard Clémenceau à Strasbourg, et en rangs serrés, sous haute surveillance, à pied direction gare de Koenigshoffen. Et nous avons atterri à Koblenz, à la caserne "Feste Ehrenbreitstein", une ancienne forteresse. Ce fut la première étape de mes tribulations sous l'uniforme maudit. Les étapes qui suivirent :

- à Kassel du 6 avril au 10 juin 1943
- à Francfort du 11 juin au 4 août 1943.

Dès mon arrivée à Kassel, j'avais l'impression que les autorités ont dû avoir un problème de recrutement. Dans notre unité, nombreux étaient ceux qui avaient un léger handicap physique. Ils étaient plus âgés que moi, et certains, d'après ce qu'ils m'ont raconté, étaient arrivés, je ne sais par quelle astuce, à se soustraire provisoirement à l'incorporation. Ils n'étaient vraiment pas optimistes quant à l'issue de la guerre. D'autre part, il faut se rappeler que les jeunes étaient plutôt affectés à l'armée de terre.

Des séjours en caserne très rudes, au point de nous rendre abrutis, disons aveuglément soumis. Sans parler de l'instruction militaire qui comportait la formation aux projecteurs et aux canons anti-aériens. N'oublions pas la grandiose cérémonie de prestation de serment : jurer fidélité au Führer et au drapeau.

Heureusement, la compagnie entière dut le prononcer d'une seule voix. Nous étions en rangs serrés dans la cour de la caserne, et bien des Alsaciens et Mosellans en ont profité pour ne bouger que les lèvres.

Compte tenu de notre aversion pour le régime nazi, et de surcroît incorporés de force, nous ne voulions absolument pas prendre l'engagement de bien accomplir le devoir militaire imposé et suivre aveuglément les instructions reçues. La France était encore et pour toujours notre patrie.

Ensuite, la dure vie en caserne a suivi son cours jusqu'au 5 août 1943 où, avec quelques autres, je fus affecté à Anvers, en Belgique, l'un des plus grands ports d'Europe. Nous étions chargés de défendre la zone pétrolière du port contre les attaques aériennes. Heureusement que les gros bombardements des alliés ne nous étaient pas encore destinés. Le secteur était relativement calme, coupé de la population. Nos canons et projecteurs étaient installés le long d'une digue et couverts d'un filet de camouflage. Nous logions dans des baraques également camouflées. Rares ont été les alertes. Dans la journée : formation au maniement de nos appareils. A tour de rôle, nous étions de garde, et on nous octroyait même une courte permission qui nous permettait d'aller à Anvers ou le faubourg tout proche. Il y avait encore deux compatriotes avec moi et le soir nous écoutions radio "Londres" pour nous remonter le moral, et bien sûr à l'insu de nos "collègues" allemands. Cela se passait à un moment où il n'y avait personne dans notre baraque. L'un de nous trois écoutait la radio et les deux autres surveillaient à l'extérieur.

Durant mon séjour à Anvers, j'ai dû me rendre en train à Rostock pour participer pendant 15 jours à un stage de perfectionnement des recrues de la Flak. Les trains ne circulaient que la nuit. Au retour je me suis arrêté à Berlin pendant 24 heures et j'en ai profité pour visiter la ville. Mon retard, je l'ai justifié, prétextant une attaque aérienne. C'est d'ailleurs là que j'ai lu dans un quotidien que Strasbourg a été bombardé le 6 septembre. Un tout petit article, sans grands commentaires.

## **GAILLEFONTAINE : RETOUR EN FRANCE**

En février 1944, je fus affecté à une compagnie de transmissions de la D.C.A., cantonnée à Gaillefontaine, en Seine Maritime. C'est dans un château sur la colline dominant un petit village, que nous avons été installés. Le comte, propriétaire du château, en avait été chassé ; il s'est réfugié dans un domaine situé dans le village. Mes supérieurs, ayant appris que je parlais couramment la langue française, m'engagèrent comme interprète. D'une part, je faisais du service dans les bureaux des transmissions, et d'autre part, je faisais le lien entre les autorités allemandes et les autorités françaises du village. J'avais donc des contacts réguliers avec le maire de la commune et son secrétaire, et pour certaines raisons avec le comte et l'hôtelier de la place.

Néanmoins, au bout d'une quinzaine de jours, mon lieutenant me fit appeler pour m'informer qu'il avait reçu des ordres très stricts de ses supérieurs : tous les Alsaciens et Mosellans devaient être renvoyés en Allemagne, du fait du nombre de désertions. Cependant, il me dit textuellement : « Je vous garderai aussi longtemps que j'aurai besoin de vous, et à condition qu'aucune plainte à votre égard ne me parvienne ». J'étais prévenu !

D'ailleurs, d'après les chiffres connus, seuls 7 000 incorporés de force n'étaient pas engagés sur le front de l'est, certainement pour pallier aux désertions, bien plus faciles en France et dans les pays limitrophes.

Par ailleurs, lors de mes contacts avec la population, j'ai vite compris que je devais être extrêmement prudent, vigilant et discret. J'avais remarqué qu'il y avait nombre de collaborateurs et de personnes qui sympathisaient avec les Allemands. Pourtant, cela se passait dans un petit village de l'intérieur. Rien de comparable avec la situation en Alsace et en Lorraine, annexées de fait, où la population, très francophile, vivait continuellement dans la crainte d'une arrestation, de déportation, parfois même de familles entières si les ordres étaient transgressés.

C'était bien un régime totalitaire qui nous avait été imposé. Interdiction de :

- porter le béret
- lire des livres écrits en français
- écouter des radios étrangères
- parler français, etc.

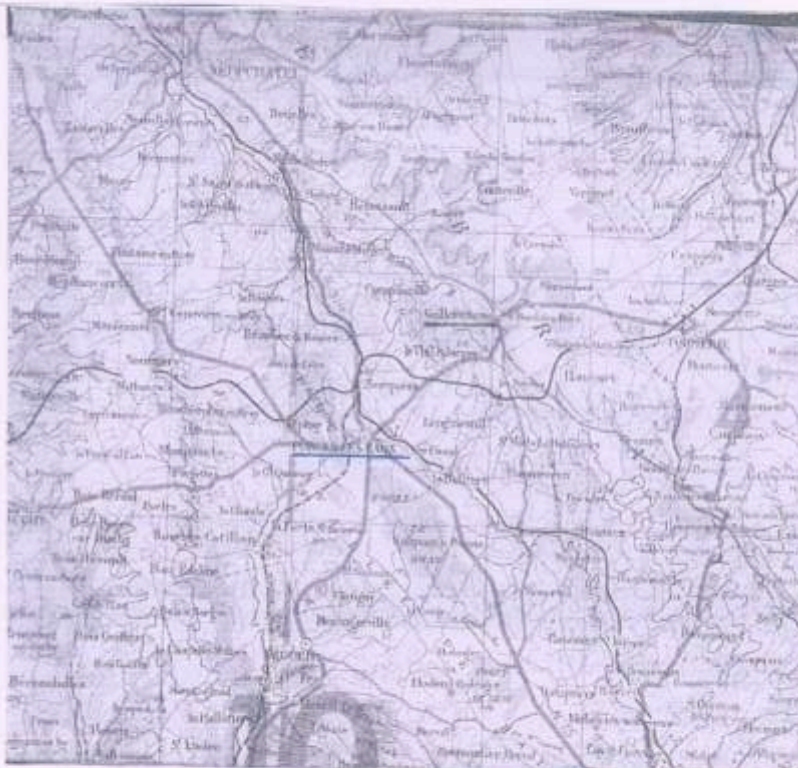
Il était très difficile de s'opposer aux directives des nazis.

En revanche, ces citoyens français de Gaillefontaine, ces sympathisants, avaient-ils conscience que leur pays était occupé par l'ennemi, par les boches ? Personne ne les obligeait à collaborer. Je n'arrivais pas à les comprendre. Ils ne correspondaient pas à ce que j'attendais. C'était décevant.

Je n'ai jamais eu de contact avec la Résistance. Par contre, j'avais une confiance absolue envers le comte et le secrétaire de mairie, qui ont bien voulu m'aider lors de ma tentative de désertion, que je relate plus loin.



Gaillfontaine – Au fond, la Mairie,  
et rassemblement des personnes prévues pour travailler au château



1 – Gaillfontaine (département de la Seine Inférieure,  
2 – Forges-les-Eaux (aujourd'hui Seine Maritime))

## ANECDOTES

### ANNONCE DU DÉBARQUEMENT EN NORMANDIE

- Très succinctement, je vais relater quelques épisodes vécus :  
Un jour, en allant à la mairie, l'instituteur m'accosta en pleine rue et me demanda : c'est vrai, Monsieur Georges, que vous êtes francophone ? Le connaissant, je lui répondis, comme si j'étais vexé, que si j'étais francophone, je ne porterais pas cet uniforme !
- Parlons de l'épicier, champion des collaborateurs. De son magasin, il avait vue sur la place du village. Il surveillait les allées et venues des gens, surtout de ceux qu'il ne connaissait pas et qu'il soupçonnait d'être des réfractaires au S.T.O. (service du travail obligatoire).  
D'autre part, il me montrait des lettres de menaces que lui envoyait la Résistance.  
Il avait remarqué que certains villageois devaient se retrouver, vers 20 heures, chez le boucher et d'après lui, ils allaient écouter radio "Londres". Je n'ai pas manqué d'avertir l'hôtelier et le cordonnier, qui faisaient partie du groupe et que je connaissais bien.  
Quant à l'épicier, je lui conseillais d'envoyer sa femme à la gendarmerie de Forges-les Eaux, à environ 10 km du village, pour faire le rapport. Elle aimait bien y aller, à bicyclette, et ne rentrait que le lendemain !!
- L'hôtelier et son épouse, de très braves gens ; ils me traitaient comme un fils. Ils m'invitaient souvent à déjeuner dans une salle du restaurant, un peu à l'écart. Un jour il me dit : « Ecoutez, je préfère que dorénavant nous déjeunions dans une pièce à l'arrière du restaurant, à l'abri des regards, étant donné que le peintre commence à jaser sur votre compte ». Je connaissais bien ce dernier, et je savais qu'il aimait trop bien les Allemands.
- Tous les jours, une cinquantaine de personnes devaient se rendre place de la mairie. J'avais ordre de les réceptionner et de les accompagner au château, où elles étaient obligées d'effectuer différents travaux : couper du bois, tirer des tranchées, des barbelés, amener de l'eau dans des citernes tirées par des attelages, etc. Ce sont des militaires de notre compagnie qui dirigeaient les travaux. Les gens n'étaient pas payés et obligés d'amener la nourriture pour la journée. C'étaient des villageois ou des fermiers des alentours. Le secrétaire de mairie, responsable, avait du mal à les recruter. Souvent, en apprenant mes doléances, il s'exclamait : « Qu'est-ce qu'ils veulent encore, ceux de là-haut ? » ! En outre, il nous fallait également des femmes pour le nettoyage des locaux. Parmi elles, il y avait une fille qui refusait catégoriquement de travailler. Elle se tenait droite au milieu d'un couloir du château, sans bouger. Notre "Spiess", énervé, me donna l'ordre de voir les parents, qui tenaient une boulangerie au village. Je m'y rendis, bien que ne les connaissant pas. Mal m'en prit ! Dès mes premières paroles, la mère me montra la porte en criant : « Fichez-moi la paix, surtout vous ; on en sait assez sur votre compte. Vous avez intérêt à vous taire. » Rouge de honte, et furieux de ne pouvoir réagir, je me rendis à la mairie. Le secrétaire m'apprit que toute la famille avait beaucoup sympathisé avec les militaires en place avant nous. Mais par la suite et à mon grand étonnement, la fille s'est quand même mise au travail. Facile à comprendre : un jour où je descendis au village, je l'ai vue

en "bonne" compagnie dans le parc du château, avec un gars de notre section !

- Le magasin d'électricité du village était tenu par un nommé Oster, un nom bien connu en Alsace. Quand je l'ai appris, confiant, je m'y suis rendu. Malheureusement, il m'a vite déçu, dès notre première entrevue. C'était un bon ami de l'instituteur.
- Le notaire avait deux filles ; un soir il m'a invité à dîner. Dès qu'il a commencé à glorifier la Grande Allemagne, je n'ai plus rien trouvé à ajouter.
- Le coiffeur, avec qui j'avais de bons rapports, avait une fille. Un jour je suis monté dans sa chambre, au premier étage. En discutant avec elle, j'ai remarqué une photo sur sa table de nuit : celle d'un gars en uniforme, de notre compagnie !
- Mon supérieur aimait la crème fraîche, le beurre et les œufs. Maintes fois il m'a envoyé acheter ces denrées au marché noir ; j'en retirais toujours un petit bénéfice. Il arrivait que nos services soient informés que des chasseurs ennemis se trouvaient dans notre secteur. Effectivement, nous pouvions les observer du haut du château en train de bombarder la gare de Serqueux, à 5 km de Gaillefontaine.

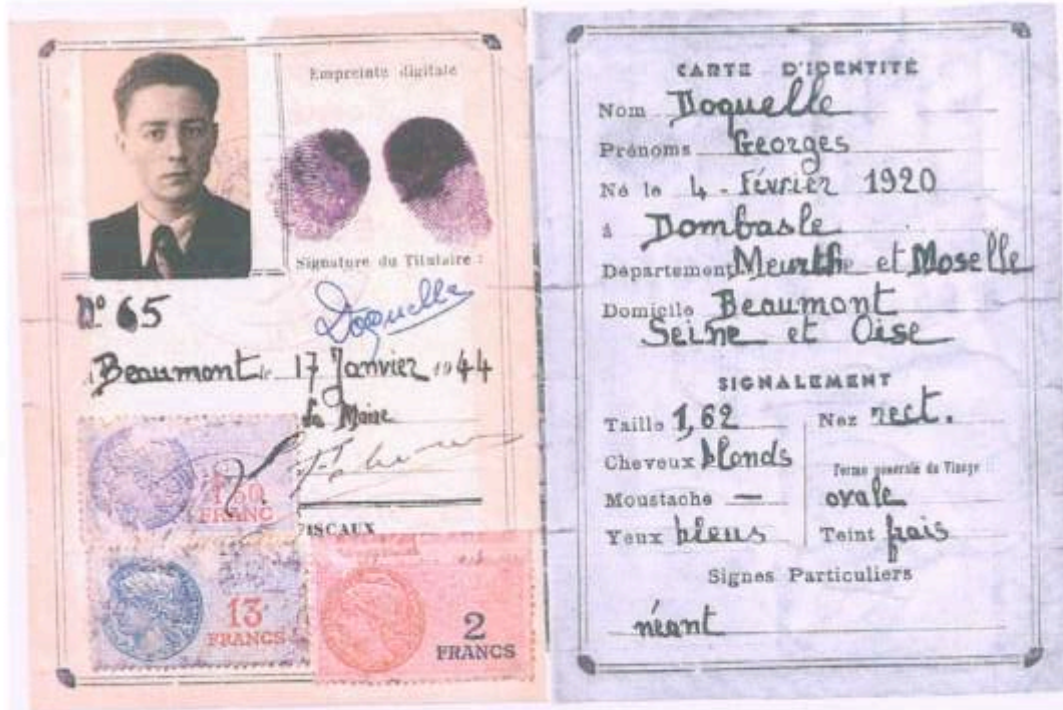
Que de fois n'ai-je dû me méfier ! J'affirme avec fermeté que dans tous mes rapports avec la population, l'idée ne m'est jamais venue de renier la France, bien que maintes fois je me sois trouvé dans des situations difficiles.

Je rendais régulièrement visite au comte, propriétaire du château. Il s'intéressait toujours à ce qui se passait "là-haut", et s'inquiétait surtout des dégâts éventuels causés par les occupants, à vrai dire minimes.

- Enfin, vint la bonne nouvelle du débarquement des armées alliées en Normandie. Les chefs commençaient à s'énerver au vu des renseignements qui nous parvenaient et qui n'étaient pas très réjouissants pour eux. En outre, les vols des bombardiers se dirigeant vers l'Allemagne se multipliaient. A l'aller et au retour, ils passaient au-dessus de nos têtes. J'en ai vu qui avaient été touchés par la D.C.A. ou les chasseurs allemands. Les équipages qui sautaient en parachute avant que l'avion ne s'écrase au sol. Mais tous n'ont pas eu cette chance, et pour les survivants c'était la chasse à l'homme de la part des Allemands.

## PREPARATION DE MA DESERTION AVORTEE

L'idée de désertir commença à germer en moi : j'en informai le secrétaire de mairie. Pour réussir, il me fallait avant tout une carte d'identité et des vêtements civils. Le secrétaire, en collaboration avec le comte, m'établit une carte avec photo (ci-dessous).



Fausse carte d'identité établie par le Comte et le Secrétaire de Mairie

Le comte fournit les vêtements civils : l'essayage se fit à son domicile. Ces habits furent remis au propriétaire d'une ferme où je devais les récupérer après mon évasion. J'avais aussi pris connaissance de l'itinéraire à suivre, la ferme étant située à une dizaine de kilomètres du village. Une carte de visite du comte (page suivante) portant la mention : « vous demande de faire bon accueil au porteur et lui donner ce qu'il vous demande » devait faciliter ma démarche auprès du fermier. La date de ma désertion fut fixée, le moment opportun pour moi étant la nuit. Rien de plus simple en effet de quitter le château à ce moment-là : je connaissait très bien le va-et-vient des gardes militaires.



Hélas pour mon projet, les alliés approchaient très vite et le jour tant attendu, notre compagnie reçut l'ordre de se déplacer vers l'arrière. Dès 14 heures, tout devait être prêt, hommes et matériel chargés dans des camions.

En hâte, je me rendis chez l'hôtelier pour l'informer de ce qui se préparait. Ne désirant plus retourner au château, je lui demandai s'il pouvait me cacher. Mais j'étais très connu des villageois et il redoutait d'éventuelles représailles si les Allemands avaient été informés de ma présence chez lui. « Ce sera pour une autre fois » me dit-il en me remettant de l'argent qui devait me faciliter une autre tentative, si l'occasion se présentait. Quel beau geste ! mais quelle déception pour moi !

Et c'est le cœur gros que je rejoins ma compagnie après avoir tant espéré. A 14 heures, assis à l'arrière d'un camion avec d'autres, nous avons traversé le village en direction du nord de la France.

Que j'étais triste ! Je dus faire une croix sur ma tentative d'évasion bien que préparée dans les moindres détails.

Mais aujourd'hui je me demande ce que l'avenir m'aurait réservé si l'hôtelier m'avait caché chez lui.

Après la guerre je me rendis avec mon épouse à Gaillefontaine et également au château. Le comte étant décédé quelques temps auparavant, je remis au concierge ma carte de visite avec quelques mots. Nous reçûmes par la suite une réponse de l'un des deux fils du comte, le marquis des Roys : « Je me rappelle très bien de vous et j'ai regretté de ne pas vous voir à Gaillefontaine. J'espère qu'une autre fois nous aurons plus de chance » (ci-dessous).



Gaillefontaine le 24 Janvier 1981

Attestation.

J'ai très bien connu Monsieur Georges Bichel qui a séjourné à Gaillefontaine du 26 février 1944 jusqu'en septembre 1944, alors qu'il était à ce moment là, incorporé de force dans l'armée allemande.

Il faisait partie d'une unité d'occupation en stationnement dans le château de Monsieur des Boys. Il y tenait le rôle d'interprète entre l'Etat Major et les services communs et je peux assurer que, grâce à lui, à ses qualités d'intelligence, d'honnêteté et de fidélité à sa Patrie (qui me sont vite apparues dans son comportement et qui n'étaient pas sans risques) il a épargné bien des tourments et bien des misères à la commune et à tous nos concitoyens. Je lui en garde personnellement toute ma reconnaissance.

  
René Cornier

Ancien Secrétaire Général de la Mairie de Gaillefontaine,  
Chevalier dans l'Ordre des Palmes Académiques.

Titulaire de la Médaille d'Honneur Départementale et  
Communale.

Je soussigné, Maire de Gaillefontaine, reconnais la  
vérité des termes contenus dans cette attestation.

Gaillefontaine, le 26 janvier 1981





## **MON AMI PIERRE MICHEL**

Ce qui m'amène à raconter en quelques lignes le parcours de mon ami et ancien de l'Orphelinat, Pierre Michel. A cette époque, il se trouvait dans la même situation que moi. Après quelques séjours en prison et à Schirmeck pour cause de rébellion, il fut également affecté aux transmissions, mais dans le département de l'Oise. Il est d'ailleurs étonnant que les Allemands l'aient affecté à une unité stationnée en France, au vu de ses antécédents ! Pierre était avant tout un casse-cou. A vrai dire, j'étais moins téméraire que lui. Ayant appris son adresse par l'orphelinat, j'ai réussi à le joindre par téléphone. Il était également le seul Alsacien de son unité. Nous nous téléphonions de temps à autre, toujours la nuit quand nous étions de service. Dans nos conversations, en dialecte, nous parlions de tout avec de temps à autre quelques mots en douce et à double sens, sur la situation générale. Et c'est ainsi, lors d'un entretien, le dernier d'ailleurs, qu'il me dit en français : « ils approchent (les alliés), je vais reprendre ma liberté ». Il déserta, s'engagea dans la Résistance, fut blessé, intoxiqué par des gaz, et fut déclaré invalide de guerre à 100 %. Né le 15 mars 1923, il décéda le 4 août 1982, après une longue maladie. J'ai eu bien plus de chance !

## **DEPART DE GAILLEFONTAINE**

A ce moment-là, les choses plus ou moins sérieuses ont débuté pour moi. J'avoue que ces derniers mois, du point de vue militaire, j'étais bien tranquille à l'arrière du front en faisant l'interprète. Pendant ce temps, nombre de mes infortunés camarades souffraient des affres de la guerre.

Première étape : Abbeville. Tous les camions sont rangés dans la cour d'une école. Quelle pagaille ! J'en profite pour me cacher derrière le préau avec un camarade autrichien, en attendant les événements. Brusquement, l'ordre est donné de remonter dans les camions : nous ne bougeons pas. Arrive un gradé qui a dû nous remarquer et qui nous ordonne de rejoindre immédiatement les autres en nous menaçant de son arme.

C'est ainsi que nous prenons place sur un camion et quittons la France. Je tiens à préciser que l'entente avec certains Autrichiens et surtout avec les Polonais, également incorporés de force, était très amicale.

Je n'arrive plus à me remémorer les détails du chemin parcouru par la suite. Du fait de camions en panne, nous avons marché durant des jours telle une armée en déroute : chacun pour soi. Il n'était plus question de canons ou de projecteurs. Il n'empêche que la "Feldgendarmerie" veillait au grain : surtout ne pas désertir sauf à subir les pires conséquences, allant jusqu'à la pendaison en public. J'ai vu personnellement deux hommes en uniforme pendus à une sorte de potence au bord de la route. C'était vraiment un sérieux avertissement.

A la vue de cet acte horrible, j'étais troublé et surtout triste en pensant à la douleur des familles de ces malheureuses victimes. J'étais persuadé que la fin de la guerre était tout proche et que ce genre de représailles était inutile et odieux.

Après la traversée de la Belgique et d'une partie de la Hollande, on nous a transportés en bateau sur l'île de Walcheren, au nord-ouest de Bruges. En pleine mer, nous avons été bombardés par deux chasseurs anglais. Heureusement ils manquèrent leur cible. La chance, une fois de plus, était de mon côté. Par la suite, nouveau rassemblement, et je fus affecté à l'état-major de la Flak, à Rotterdam. J'y ai mené une vie paisible, et c'est seulement fin janvier 1945 qu'on m'a affecté à une unité combattante dans le secteur d'Arnheim et de Duisbourg. Déplacements toujours de nuit avec nos projecteurs et canons anti-aériens, à cause de l'aviation alliée ; nous tournions en rond.

### **ROTTERDAM – DÉPART DIRECTION BERLIN**

Jusqu'au jour où l'ordre nous est parvenu de nous retirer du secteur et de nous diriger vers le nord en vue de participer à la défense de Berlin. Peu avant nous avons pu nous ravitailler, quelle aubaine, dans un hall de stockage d'aliments de toutes sortes, réservés à la troupe au front. Ce hall devait être dynamité après notre départ.

Après plusieurs jours, plutôt nuits, arrivée à Nordenham, près de Wilhelmshaven, à l'embouchure de la Weser. Les camions et le matériel sont chargés sur un bateau (Vorpostenboot ?) sur lequel nous passons la nuit. Le but était de traverser la Weser puis l'Elbe et rejoindre Berlin en camion, 300 à 350 km. La raison était que les nazis voulaient absolument retenir les Russes, qui avançaient vers Berlin. Nous sommes le 5 mai 1945 ; il est 8 heures du matin, l'heure des actualités diffusées par la radio de bord. Qui, subitement, nous annonce un cessez-le-feu pour toute la région du nord-est : "Ab sofort Waffenruhe". Ce n'est pas encore l'armistice, mais un accord conclu avec les Anglais. Nous avons tous sauté de joie. Pendant trois jours nous ne bougeons pas et enfin, le 8 mai, on nous annonce que l'armistice a été signé. Tous les militaires se trouvant dans une zone bien délimitée sont dorénavant considérés comme prisonniers des Anglais.

Quelques jours plus tard, nous partons de Nordenham, à pied. Direction Cuxhaven, Hechthaus et les 40 derniers km en camion, jusqu'à Goetzdorf près de la ville de Stade, 20 000 habitants à l'époque, pas loin de Hambourg.

Le 16 mai, on nous transfère, 200 prisonniers environ, dans une grande exploitation agricole à Goetzdorf. Un grand hall réservé au stockage de la paille nous sert de dortoir. Dans la journée, nous nous promenons au bord de l'Elbe, sur la digue. Trois fois par jour, rassemblement dans la cour pour l'appel, sous la responsabilité d'un officier allemand. La nourriture,

assez maigre, est fournie par les Anglais. D'autre part, les poux règnent en maître.

Un jour, comme si le téléphone arabe existait déjà, j'apprends qu'un autre Alsacien, **Marcel Riff**, de Schiltigheim, se trouve non loin de là, également dans une ferme. Nous nous rencontrons et élaborons un plan de fuite. Le 19 juin à l'aube, départ à pied en direction de Stade pour nous présenter au Military Government de la place, à la représentation française. En cachette, la police militaire (P.M.) anglaise faisant des rondes, nous avons dû attendre 9 heures, l'arrivée de l'officier. Pendant que nous lui racontons notre histoire de "malgré-nous", qu'il ignore totalement, arrive un officier supérieur à qui nous devons raconter la même chose. Vous devinez notre joie quand il nous dit que dans d'autres secteurs, tous les Alsaciens-Lorrains ont été libérés et même rapatriés par avion. Ses dernières paroles sont : « Mon capitaine, vous vous en occupez ». Malheureusement, notre joie est de courte durée. Dès son départ, notre "capitaine" nous rappelle que nous sommes en zone anglaise et qu'il n'a pas le droit de prendre des initiatives de ce genre. Nous insistons, en lui proposant de nous engager dans sa troupe et d'effectuer n'importe quelle tâche : rien à faire. Déçus, nous retournons à nouveau en cachette dans nos fermes respectives.

Pour ma part, je rentre au bon moment : c'est justement l'appel. Devant toute la troupe, l'officier me demande d'où je viens. Je lui raconte en détail notre odyssee, en insistant sur le fait que nous sommes français et incorporés de force. D'un air moqueur, il me répond : « Jetzt wollen sie alle wieder Franzosen sein » (voilà qu'ils veulent tous être à nouveau français). J'encaisse le coup. Il me punit de trois jours de garde au bord de l'Elbe. Cette prétendue garde consiste à empêcher les Allemands de l'Est de traverser l'Elbe pour rejoindre notre rive. Ces gens fuyaient de chez eux par peur des Russes. Les Anglais avaient conclu un pacte avec ces derniers pour leur faire plaisir, sachant que nous n'avions ni les moyens, ni l'envie de repousser ces pauvres gens. Pendant ces trois jours, je logeais dans un phare et m'entendais très bien avec le gardien.

Le 18 juillet, les Anglais ordonnèrent aux Alsaciens et aux Lorrains de se présenter à Hechthausen. Marcel Riff et moi, nous primes la route à pied et en auto-stop (camion-stop) pour arriver dans un camp de rassemblement des Alsaciens-Lorrains : environ 170 Alsaciens-Lorrains, cantonnés dans des baraquements de l'ex R.A.D. et toujours sous surveillance allemande. Le 4 août, nouveau départ et arrivée à Diepholtz où nous fûmes accueillis par une mission française de rapatriement, avec biscuits, chocolats, cigarettes, etc. Enfin libérés !

## **RETOUR DE CAPTIVITÉ – LIBÉRATION DES ALSACIENS-MOSELLANS**

Le 10 août nous quittons l'Allemagne en train et c'est via Valenciennes que nous arrivons gare du Nord à Paris le 12, toujours en uniforme de la Wehrmacht. A la sortie de la gare, nous sommes l'objet d'invectives et même de crachats de la part de civils : des super-patriotes...

A ce moment-là je ne pus m'empêcher de penser à mon séjour à Gailfontaine, avec ses collaborateurs et sympathisants. Quelle honte ! Quel sort fut réservé à ces derniers ?

Je l'ai déjà écrit : nous avons été contraints de porter cet uniforme maudit. Par égard pour nous, les autorités françaises auraient dû nous donner la possibilité de le remplacer par des vêtements civils, lors de notre arrivée à Valenciennes. Cette omission nous imposa la souffrance supplémentaire et inutile de défiler en tenue « vert-de-gris » à Paris, nous exposant ainsi aux invectives d'une population où il n'y avait plus ni collaborateurs ni sympathisants.

Le 13 août, arrivée à Châlon-sur-Marne. Après le passage par le bureau de contrôle des rapatriés et des réfugiés, je reçois une attestation – sauf-conduit. Vêtu d'un pantalon et d'une veste kakis, j'arrive le mercredi 15 août à 11 heures en gare de Strasbourg. C'est le jour de l'Assomption, les gens dans la rue sont endimanchés. Je ne sais pas encore que c'est un jour férié en Alsace.

Ainsi s'achève mon histoire vécue sous l'uniforme de la Wehrmacht.

## CHARLES, LOUIS ET MARIE

Ils ont également été touchés par ces années difficiles.

- Charles, né en 1919, effectuait son service obligatoire quand la guerre a éclaté. Il a été fait prisonnier par les Allemands en 1940, et a été en captivité en Autriche. Etant d'origine alsacienne, il a bénéficié d'une libération anticipée. Pas de chance, car quelques mois après, il a été incorporé de force dans l'armée allemande. A nouveau fait prisonnier, mais cette fois par les Russes, il s'évada et parvint à regagner Strasbourg en juin 1945. Il a ainsi porté deux uniformes différents et a été deux fois en captivité. Vraiment contraire au bon sens, absurde ; sans parler des risques encourus.



En 1945 : Louis (le cadet) en uniforme français - Georges en uniforme allemand

- Louis le cadet, se porta volontaire dans "Rhin et Danube" le 15 janvier 1945, jour anniversaire de ses 18 ans et se retrouva dans les troupes d'occupation en Allemagne. Il portait donc l'uniforme français, tandis que ses deux frères étaient contraints de porter l'uniforme allemand. Absurde, tout autant !

Ce genre de circonstances n'était pas rare. Nombre de nos compatriotes restés en France après la honteuse débâcle de juin 1940 ou d'autres ayant traversé les Vosges après l'annexion, sont entrés en résistance ou dans l'armée alliée. Le hasard aurait bien pu les mettre face-à-face : l'incorporé de force et le volontaire français.

- Que dire de Marie. Née en 1920, elle a été réfugiée en Dordogne durant la période d'évacuation de Strasbourg. Elle a trouvé un emploi à l'École Normale de Jeunes Filles à Périgueux, qui servait de refuge à nombre de gens ayant quitté Paris et le nord de la France. C'est là qu'elle s'est liée d'amitié avec Fernand, fils d'un réfugié. Malheureusement, n'étant pas majeure, elle a été contrainte de regagner l'Orphelinat à Strasbourg et ainsi quitter, avec grand regret, son ami, en septembre 1940. Les enfants étant placés sous la tutelle du directeur de l'établissement, ce dernier était responsable vis à vis des autorités allemandes du rapatriement de l'ensemble de l'effectif ayant été évacué en Dordogne. Quelques semaines plus tard, elle a été obligée d'aller en Allemagne pour travailler dans des usines d'armement à Lahr, Forêt Noire. Fernand dont elle a dû se séparer avec tant de mal, était né en 1922. Son père travaillait au Ministère de la Guerre. Toute la famille s'était réfugiée à Périgueux et c'est ainsi qu'il a fait la connaissance de ma sœur. Après le départ de cette dernière et vu la suite des hostilités, ils sont partis pour l'Algérie, le père ayant rejoint Vichy, nouvelle capitale de la France. Il y a travaillé pour pouvoir leur faire parvenir de quoi vivre. En novembre 1942, les Américains ont débarqué en Algérie et au mois de décembre, Fernand est appelé aux armées. Après quelques mois en Corse, ce sera l'assaut des côtes de la Méditerranée et avec la 1<sup>ère</sup> Armée Française du Général de Lattre de Tassigny, la remontée vers l'Alsace, en passant par les Alpes et le Jura. Arrivée à Strasbourg en mai 1945. Il se précipite à la recherche de Marie. A l'orphelinat on le renseigne vaguement sur l'endroit où elle se trouve : Lahr, en Forêt Noire, à 50 km environ de Strasbourg. Avec ses copains militaires, ils organisent le déplacement. Malgré de nombreuses difficultés, la langue, le passage de la frontière, sans adresse exacte, une blessure à une jambe, c'est en montrant la photo de ma sœur aux passants, qu'une jeune fille le conduit à bon port, le 5 mai 1945. Après cinq années de séparation, c'est presque incroyable. Ma sœur était très malade, elle ne pesait plus que 38 kg, conséquence du dur travail en usine et du peu de nourriture. Pour le retour à Strasbourg, son ami lui fait revêtir la tenue AFAT (Auxiliaire Féminine de l'Armée de Terre) et c'est ainsi qu'ils ont

traversé le pont provisoire sur le Rhin ; le passage des civils était très contrôlé. C'était le 8 mai 1945 ; ils se sont mariés en juin 1946 et ma sœur a mis longtemps à retrouver une bonne santé. Impossible d'en savoir plus sur son travail en usine, ainsi qu'en général, sur son séjour en Allemagne. Elle en garde un si mauvais souvenir, qu'elle ne veut absolument plus en parler. Elle a 85 ans aujourd'hui. Fernand (notre beau-frère) relate ces épisodes dans ses mémoires de guerre qu'il a justement intitulées "Jeunesse détruite".

### **LUCIE (mon épouse)**

- J'en profite pour parler de ce qu'a vécu Lucie, ma future épouse, durant l'occupation.

Elle est née en 1926 et a suivi les cours de l'école ménagère en 1941 et 1942, à Strasbourg. Elle entre en apprentissage comme employée de bureau, aux usines Junkers à la Meinau. Cette usine fabriquait des pièces destinées à l'aviation. Tout le personnel était muni d'une carte d'identité à présenter à l'entrée et à la sortie. Des fouilles avaient lieu de temps à autre et il était strictement défendu de parler de l'usine à l'extérieur.

Pendant son apprentissage, elle a passé l'examen de secouriste et fut ainsi mutée au service du médecin du travail. Elle dût donner de petits soins au personnel et intervenir lors de réunions, rassemblements, défilés, etc. Egalement lors de manifestations sportives et en cas d'alerte aérienne, aux personnes réfugiées dans les caves. Elle se déplaçait depuis son domicile, boulevard Clémenceau, à vélo. Les pneus étaient de mauvaise qualité et rares à remplacer, ce qui l'obligeait souvent à prendre le tramway. Elle avait dû adhérer obligatoirement au "Bund Deutscher Mädel" (Ligue des jeunes filles allemandes). Elle y suivait des cours sur l'histoire du nazisme, participait en uniforme à des quêtes sur la voie publique, des défilés, des réunions, etc. Impossible de se soustraire à ces obligations, sous peine de sanctions. Du fait de son emploi à l'usine Junkers, elle avait été dispensée du "Pflichtjahr" et du RAD.

Les tickets de rationnement étaient entrés en vigueur dès l'arrivée des Allemands. Heureusement que son père cultivait un jardin au Wacken, pouvant ainsi ramener fruits et légumes au foyer..

Les amateurs de vin faisaient la queue à l'entrée des winstub, le vin, lui aussi, était rationné.

Le quartier où ils habitaient était soumis aux directives d'un "Zellenleiter", sorte de responsable de quartier. C'était un employé de mairie ; il avait été nommé d'office ; c'était un homme très compréhensif.

Par contre, dans d'autres quartiers, le même était soutenu par un "Blockleiter", responsable d'immeuble. Ils coordonnaient les actions favorisant la propagande nazie et surveillaient le comportement des habitants : interdiction stricte de parler français, ni bonjour, ni merci.

Surtout ne pas porter de béret ou écouter "Radio Londres". Les fenêtres devaient être obscurcies dès la tombée de la nuit. Toute manœuvre suspecte pouvait être signalée à la Gestapo. Le moral de la population était au plus bas et chacun vivait dans la crainte d'un séjour à Schirmeck, camp de rééducation.

Dans ces périodes difficiles, il était particulièrement important de faire circuler l'information entre nous, tant pour savoir ce qui se passait ailleurs que pour entretenir le moral. Ce fut le but assigné à un bulletin dénommé "Radio Märkplätzchen sendet", auquel je consacre quelques pages en annexe.

## ANECDOTES

Suivent quelques anecdotes que je me plais à publier :

- J'ai fait la connaissance de ma future épouse en 1943. Première rencontre un dimanche, place Kléber à Strasbourg, et premier rendez-vous dans la semaine qui suit pour aller voir un film au cinéma *Arcades*. Arrivés sur place, on nous informe que tous les cinémas et salles de spectacles sont fermés. Pour cause : la capitulation des armées du Reich à Stalingrad ; c'était le 2 février 1943. Un peu déçus, mais contents quand même : la nouvelle nous réchauffe le cœur.

- Un jour, j'ai dû accompagner un officier lors d'un déplacement en Belgique, en voiture. Tout à coup, un militaire debout au milieu de la chaussée nous fait de grands signes pour qu'on s'arrête. Notre chauffeur ayant un peu hésité, le gars nous crie dans un vocabulaire connu :

« Verd...i, kenne ihr nit halte ? » (Nom de Dieu, vous ne pouvez pas vous arrêter ?)

Nous faisons demi-tour, et j'ai le temps de lui demander :

- « Vun wo bisch ?
- vun Schilike
- un ich vun Strosburi"
- „Tu es d'où?
- de Schiltigheim
- et moi de Strasbourg »

Brève rencontre entre deux malgré-nous !

- Lors de mon séjour à Rotterdam, j'avais fait la connaissance d'une famille hollandaise. Lui était patron d'une petite entreprise. De temps à autre, je passais la soirée avec lui, son épouse et les deux fils. C'est moi qui apportais les provisions pour le dîner. Il regrettait toujours de ne pouvoir m'inviter à dîner, vu la pénurie ; par contre, il pouvait m'offrir du dentifrice, du savon ou autre produit de nettoyage. Le jour où j'ai dû partir, je lui ai laissé l'adresse d'une famille à Neudorf, afin qu'il signale les dates de mon passage chez

Léon et Madeline Gardon, rue du Ziegelteufel, qui hébergeraient Charles avant son incorporation.



eux : on ne sait jamais ! En août 1945, dès mon retour, la famille en question m'a remis une lettre en provenance de Hollande datée du 8 mai 1945, jour de l'armistice (voir ci-dessous). Cela a vraiment été rapide, chapeau !

Hillegersberg, 8 mai 1945

Cher famille,

La guerre étant maintenant heureusement finie, nous nous empressons de vous faire savoir que Georges qui séjourrait à Hillegersberg (Faubourg de Rotterdam) pendant quelques mois, était en bonne santé dans ce temps-là.

Il partait vers l'est au commencement de février.

Pendant le temps bref que nous avons le plaisir de nous rencontrer de temps en temps, il se présentait jeune homme aimable, mais surtout un bon patriote, dont nous gardons les meilleurs souvenirs.

Nous espérons de tout coeur

que ces derniers mois de guerre  
sont passés sans difficultés  
pour lui et qu'il reviendra  
bientôt sain et sauf dans  
votre cercle de famille.

Nous vous prions de lui  
remettre nos bons compliments  
à son retour.

Je vous prie, cher famille,  
l'expression de nos sentiments  
les meilleurs.

*J. N. de Jong*  
et famille

*J. N. de Jong*  
Prins Bernhardkade 8  
Hillegersberg  
Rotterdam  
(Pays Bas)

Hillegersberg, 8 mai 1945

Chère famille,

La guerre étant maintenant heureusement finie, nous nous  
empersons de vous faire savoir que Georges, qui séjournait  
à Hillegersberg (faubourg de Rotterdam) pendant quelques  
mois, était en bonne santé dans ce temps-là.

Il partait vers l'est au commencement de février.

Pendant le temps bref que nous avons le plaisir de nous  
rencontrer de temps en temps, il se présentait jeune homme

aimable, mais surtout en bon patriote, dont nous gardons les meilleurs souvenirs.

Nous espérons de tout cœur que ces derniers mois de guerre sont passés sans difficultés pour lui et qu'il reviendra bientôt sain et sauf dans votre cercle de famille.

Nous vous prions de lui remettre nos bons compliments à son retour. Veuillez agréer, chère famille, l'expression de nos sentiments les meilleurs.

P.N. de Joug et famille

Le premier mort que j'ai connu pendant mon périple a été un lieutenant de notre compagnie. Un homme jeune, correct, vraiment sympathique. Tous les Allemands n'étaient donc pas aussi antipathiques que ce que l'on nous avait appris à l'école. Il a été mitraillé, lors d'un déplacement en voiture. Allongé dans un petit abri, contigu à une maison d'habitation, j'ai été chargé de récupérer ses papiers et objets personnels. J'ai trouvé, entre autres, un médaillon, que par curiosité je me suis permis d'ouvrir. Il y avait à l'intérieur la photo d'une adorable petite fille, souriante. J'ai promptement refermé le médaillon, et n'ai pu retenir mes larmes.

- Pendant ma captivité, j'ai connu un Allemand qui avait des amis Alsaciens à Strasbourg. Ils habitaient place de l'Université. Sachant que j'allais être libéré, il me demanda d'aller les saluer et leur donner de ses nouvelles. Quelques jours après mon retour à Strasbourg, je me suis rendu chez ces personnes. Madame était présente, mais son mari parti faire des courses. C'était un couple d'un certain âge. Elle m'a demandé si je voulais bien revenir le lendemain. C'est ce que j'ai fait. Je sonne, la dame en pleurs m'ouvre la porte, ainsi que celle d'une chambre où je vis son mari allongé sur un lit. Il avait fait une crise cardiaque le matin même, et elle attendait le médecin pour constater le décès.
- Le dimanche, nous avons le droit d'assister à la messe en l'église "Sankt Niklaus", à Bützfleth, un petit village des environs. Je me rappelle toujours du premier sermon tenu par le pasteur :
  - « Trümer über Götter, Gott über Trümer »
  - „Des ruines sur les dieux, Dieu au-dessus des ruines“.
  - Ce sujet n'a pas été du goût de certains nostalgiques du nazisme, et ils ont quitté l'église en maugréant.

Durant toute ma vie j'ai crû en Dieu et j'ai bien compris le sens de ce sermon. Il tombait à pic. A l'époque, encore bon nombre d'Allemands regrettaient le « Reich Millénaire » qui leur avait été promis par « leurs dieux ». Le pasteur les

ayant mis en face de la réalité, leur déception était d'autant plus grande. Il y a des vérités que l'on n'aime pas entendre. C'était bien ce que je pensais.

- En février 1953, j'habitais près du Faubourg de Pierre et travaillais à l'usine Saborec (Isorel) au Port du Rhin. Le lundi 16 à 12h30 environ, je passe à bicyclette Avenue des Vosges à hauteur de la Place de la République, et vois le monument aux morts couvert d'un voile.

Arrivé chez moi, je prends mon appareil photo retourne sur place, prends le cliché et rentre déjeuner. Vers 13h30, je passe au même endroit et constate que le voile n'y est plus. Le soir le Monument aux Morts est à nouveau drapé de noir.

Explication : au procès d'Oradour, les malgré-nous avaient été condamnés à des peines de prison et de travaux forcés. Ce verdict avait profondément marqué l'opinion en Alsace et conduit à de nombreuses manifestations de protestation, dont la pose du voile (cf. article des Dernières Nouvelles d'Alsace du 12 février 2003, page suivante). Le retrait de ce voile a certainement été un geste de partisans de la condamnation des malgré-nous.

Toute cette affaire avait suscité des remous dans la classe politique.

Les Allemands étant en guerre contre l'Union Soviétique, bien des membres du parti communiste français étaient pour la condamnation des accusés. Ils n'admettaient pas que ces derniers aient été contraints au service militaire sous l'uniforme allemand et donc à l'obéissance aux ordres. Le voile, signe de protestation, de tristesse et de déception pour nous, représentait pour eux un affront, une injustice. Selon eux nous n'avions qu'à désertier. Bien facile à réaliser pour celui qui n'avait pas été dans cette situation.

A ce sujet, je viens de lire dans les D.N.A. du 25 août 2005, une tragique illustration de ce « choix ». Un Alsacien incorporé de force, avait déserté. En représailles, son épouse enceinte, a été déportée dans un camp de concentration à Breslau, en Pologne.

Il y a 50 ans

JN

Mercredi 12 février 2003

# Le traumatisme du verdict d'Oradour

La chronique de  
Bernard Vogler

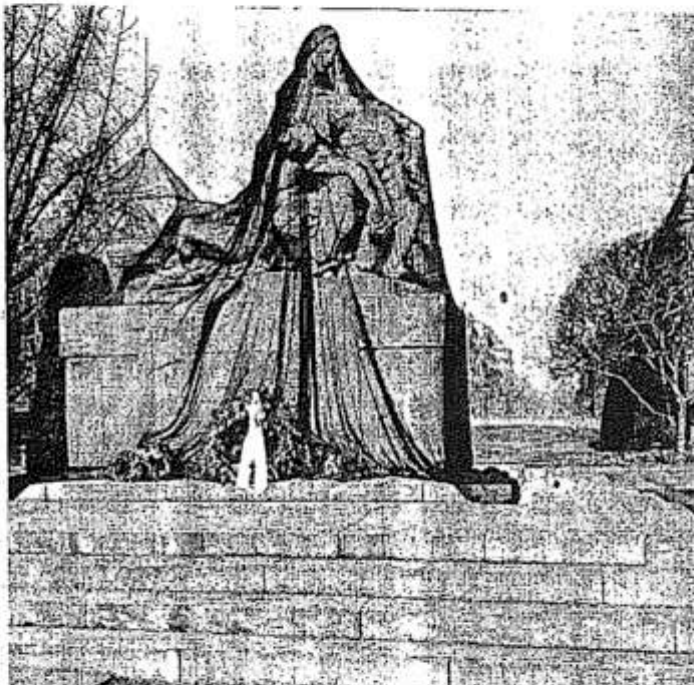
●●● Le verdict du procès de Bordeaux rendu le vendredi 13 février 1953, à 3h du matin, provoque à Strasbourg une véritable stupeur, une indignation, suivie d'un glissement progressif vers un début de rébellion.

Les 13 incorporés de force, dont la plupart étaient arrivés libres et confiants à Bordeaux, se voient condamnés à des peines variant entre cinq ans de prison et huit ans de travaux forcés, alors que le sergent engagé volontaire est condamné à mort. Toutes les familles se sentent concernées parce que l'incorporation de force n'est pas reconnue officiellement par l'autorité judiciaire française.

Le lendemain, *Tes DNA* titrent sur cinq colonnes «Stupeur en Alsace» et publient, chose rare, une lettre ouverte signée de la rédaction et adressée au président de la République. Elle est encadrée par deux articles rédactionnels, l'un du rédacteur en chef Jean Knittel, intitulé «Protestation unanime», l'autre de J.T. Henchès, pseudonyme de Jean Telchmann, envoyé spécial des *DNA*, intitulé «Une faute a été commise». A l'approche des élections municipales, les 26 avril et 3 mai, il y a un risque sérieux de retour de l'autonomisme.

Les réactions se multiplient: nombreux drapeaux en berne, une brique lancée contre la vitrine de l'Humanité, placardage d'affiches de protestation par l'ADEIF, des inconnus débaptisent la place de Bordeaux, lettre ouverte du sénateur Radius au président de la République, télégramme de Pflimlin au ministre de la Défense Pleven, résolution de protestation des parlementaires alsaciens.

Le dimanche 15 a lieu une manifestation des 561 maires et conseils municipaux du Bas-Rhin, soit 5 à 6000 personnes défilant en silence et passant en file indienne devant le monument aux morts entièrement recouvert



Le dimanche 15 février 1953, plus de 5 000 personnes défilent devant le monument aux morts recouvert d'un immense voile noir.

(Photo archives Georges Bickel)

d'un immense voile noir. Les autorités religieuses interviennent aussi: appel à la prière de Mgr Weber lors d'une messe qui a rassemblé 8 000 personnes, lettre des pasteurs de Strasbourg au pasteur Marc Boegner, lettre des deux grands rabbins alsaciens en faveur d'un rapide apaisement. Le conseil municipal de Strasbourg adopte sans discussion un Appel à la conscience de la Nation.

Devant l'ampleur prise par l'indignation et le spectre de l'autonomisme, les parlementaires alsaciens ont obtenu du gouvernement de René Mayer le vote en urgence d'une loi d'amnistie «en faveur des incorporés de force dans les formations militaires ennemies». Elle est votée le 18 à l'Assemblée nationale, le 19 au Sénat et le 20 en seconde lecture à l'Assemblée. L'association des maires évoque devant ce succès la «tenue magnifique» de la manifestation du 15 et prie les maires de faire disparaître tous les préparatifs et traces d'une grève administrative des maires qui était prévue.

Dans la nuit du samedi 21, les 13 incorporés de force amnistiés sont installés dans quatre voitures des Renseignements généraux. Le convoi qui bénéficie d'un luxe inouï de précautions traverse la France en 24 heures et chacun est déposé chez lui la nuit suivante. La préfecture a donné aux familles une consigne de silence. Ainsi s'achève presque en roman policier, la dernière scène de ce douloureux épisode qui a marqué profondément l'opinion en Alsace.

Il a donné lieu peu après à des retombées dans le PC: Léonard Keim, conseiller municipal à Strasbourg, et Albert Erb, ancien secrétaire du syndicat CGT des cheminots en Alsace et conseiller à Bischheim, ont été exclus du parti le 5 mars. Durant le procès déjà, l'avocat Richard Lux a été exclu pour son ardeur à défendre les accusés.

## EPILOGUE

Tous ces bouleversements de mes jeunes années ont duré de septembre 1937 à août 1945 : huit années. Heureusement, grâce à L'AVIATION, MA CHANCE, je suis rentré sain et sauf. Mes frères et ma sœur, aussi.

Par contre, je pourrais citer une cinquantaine de camarades d'école, de l'Orphelinat, du "Märkplätzel", qui sont morts ou portés disparus, après de douloureuses épreuves.

Je prétends qu'il était très difficile de se soustraire à l'incorporation de force dans la Wehrmacht. Certains l'ont fait et ont réussi, tout en mettant leurs parents en danger. D'autres, malchanceux, l'ont payé de leur vie.

N'oublions pas que l'Alsace et la Lorraine avaient été abandonnées à leur triste sort en 1940, comme en 1871. Pendant ce temps, les collaborateurs que j'ai connus à Gaillefontaine ne se portaient pas si mal.

Le Mémorial d'Alsace-Lorraine, récemment édifié à Schirmeck face au tristement célèbre camp de concentration du Struthof, propose au public de tous âges de notre région, d'autres régions de France, et d'autres pays, une vision d'ensemble de l'incorporation de force. Histoire pratiquement méconnue de nos compatriotes de " l'intérieur ". A qui la faute ?

Je pense que les gouvernements successifs, de 1945 jusqu'à aujourd'hui, n'osent pas évoquer publiquement le sort réservé à ces deux régions françaises annexées et lâchement abandonnées par le gouvernement de Vichy. N'aurait-il pas pu protester énergiquement contre l'incorporation de force de ses compatriotes alsaciens et mosellans subissant l'oppression nazie ?

Depuis 60 ans ce tragique épisode n'a jamais bénéficié du moindre témoignage de considération. A preuve, le procès d'Oradour. A ma connaissance, les manuels scolaires sont bien discrets à ce sujet.

Enfin, les malgré-nous eux-mêmes n'osent pas aborder ce sujet, de crainte que cela soit mal interprété.

Je veux, comme bien d'autres, rappeler les chiffres officiels de cette tragédie :

- 130 000 incorporés de force
- 40 000 morts ou disparus
- 30 000 malades ou invalides.

Schirmeck, Struthof, Tambov, Oradour, etc.

Mes années 1937 – 1945 : 8 années sacrifiées

- 1937/38 : Ecole pratique de Commerce à Strasbourg Ière
- 1938/39 : « « « « IIème
- 1939/40 : Evacuation : Clairvivre, en Dordogne
- 1940/41 : HermannGöring Schule (anciennement Ecole pratique de Commerce IIIème)
- Juil. 41/avril 42 : Fiduciaire Obbo à Strasbourg – 10 mois (contrat d'apprentissage d'aide-comptable : 15.7.41 – 14.7.43)
- 19.4.42/25.9.42 : Incorporation au R.A.D. (contrat interr.)
- Oct. 42/mars 43 : Fiduciaire Obbo Strasbourg (6 mois)
- 10.11.42 : Examen médical : aviation)
- 23.3.43/5.4.43 : Koblenz : incorporation (contrat int.)
- 6.4.43/10.6.43 : Kassel : artillerie lourde
- 11.6.43/4.8.43 : Frankfurt : artillerie légère – projecteurs
- 5.8.43/25.2.44 : Anvers : défense aérienne
- 10.9.43/30.9.43 : Rostock : formation antiaérienne)
- 26.2.44/sept. 44 : Gaillefontaine : état-major transmissions débâcle
- 10.11.44/29.1.45 : Rotterdam : état-major
- 30.1.45/14.2.45 : état-major : continuel déplacement
- 15.2.45/5.5.45 : DCA : au front
- 6.5.45/4.8.45 : zone anglaise : prisonnier
- 5.8.45 : rassemblement des Alsaciens-lorrains et retour
- 15.8.45 : retour à Strasbourg

Défense anti-aérienne = FLAK

1.10.43 : nommé caporal

1.4.45 : nommé caporal-chef

## **15 AOÛT 1945 : RETOUR A STRASBOURG : ENFIN HEUREUX !**

Enfin j'ai retrouvé la vie civile. Au Wacken, le service de rapatriement m'a remis un habit civil en échange de ma tenue militaire. Je ne possédais rien d'autre : pas d'argent, pas le moindre trousseau, ni linge, ni vêtements supplémentaires. Côté professionnel, le CAP d'aide-comptable et comme employeur, la Fiduciaire OBBO, rue du Dôme.

Je dus rapidement me mettre à la recherche d'une chambre. Etant majeur, je ne pouvais plus réintégrer l'orphelinat. Heureusement qu'un camarade, ancien incorporé de force, m'a procuré une chambre en ville, chez sa mère qui s'est dévouée pour moi. Les Greyenbuhl, une famille admirable. En novembre 1947, je me suis marié avec mon amie Lucie, rencontrée pendant la guerre. Hélas, elle est de confession catholique, et moi de confession protestante. A l'époque, quel problème ! Après plusieurs démarches d'une paroisse à l'autre, c'est enfin un jeune abbé qui nous a unis en l'Eglise St Pierre le Jeune, près du tribunal. Une petite fête, regroupant seulement douze personnes. Après bien des recherches, une personne âgée nous a loué une chambre d'environ 8m sur 4m, au rez-de-chaussée, boulevard Clémenceau, où vivait la famille de Lucie. Au fond de cette grande pièce, il y avait une fenêtre qui donnait sur l'arrière-cour de l'immeuble. Comme bien d'autres, nous avons vécu ces années d'après-guerre dans la précarité. Le besoin en logements était énorme après les bombardements subis par la ville.

Nous avons installé dans cette chambre, qui faisait office de cuisine et de chambre à coucher, un buffet, une table, deux chaises, une cuisinière à charbon, une autre à gaz, un lit et une armoire.

Par ailleurs, les tickets de rationnement furent encore en vigueur pendant quelques années.

L'argent nous manquait également. Les quelques meubles et accessoires étaient achetés à crédit. Pour améliorer l'ordinaire, j'ai travaillé au noir chez un chapelier, une modiste et une fleuriste. J'avais décliné les offres d'un garagiste et d'un épicier, n'étant pas amateur de fausses écritures ou déclarations. L'horaire de travail des employés chez Obbo était le classique en vigueur à cette époque : du lundi au vendredi de 8h à 12h et de 14h à 18h, et le samedi de 8h à 13h, soit 45 heures par semaine.

Après 3 années boulevard Clémenceau, nous avons pu emménager rue Gloxin, près du Faubourg de Pierre. C'était au début de 1951 ; heureusement, car notre fille Marlyse est née en septembre de cette année. C'était un logement (!) aménagé sous le toit d'un immeuble d'un étage. Nous avons disposé de 4 pièces, d'une cuisine et d'un W.C., le tout mansardé avec des fenêtres de 1m sur 60cm. Par manque de place, le buffet avait été installé dans le couloir.

Lucie a dû quitter son emploi au Centre de Traumatologie, afin de pouvoir se consacrer entièrement à notre fille ; nous n'avions pas d'autre solution. Moi-même j'avais quitté Obbo pour un emploi de comptable dans une

usine au Port-du-Rhin, Saborec. Deux fois par jour je faisais à vélo le trajet aller-retour Faubourg-de-Pierre / rue du Havre, par n'importe quel temps. Il n'était pas encore question de cantine.

Enfin, en 1957, monsieur Albert Goetz, ancien directeur de l'orphelinat, nous proposa un bel appartement à Neudorf, rue du Ballon, à condition que nous nous occupions du jardin, contigu à la maison. Le propriétaire, qui était un de ses amis, habitait à la campagne. Croyez-moi, c'est à partir de ce moment-là que nous avons commencé à vivre mieux et heureux.



Noël 1947, boulevard Clémenceau

-----

### Note du "dactylographe"

Après avoir lu, dactylographié, relu, bref, après m'être imprégné de ce récit, je tiens à faire part des remarques suivantes :

- l'auteur, déjà connu pour ses écrits en français et en dialecte, se révèle ici comme un conteur de tout premier ordre. Son récit se lit comme un roman.
- certains disent que la guerre, c'était il y a longtemps (60 ans, pensez donc !), que maintenant ce n'est plus la peine d'en parler, qu'on a bien assez à faire avec le présent et à envisager l'avenir, bref, qu'il faut po-si-ti-ver. Oui, mais ce n'est tout de même pas par hasard si, en l'année 2004, le soixantième anniversaire du débarquement a donné lieu à des manifestations plus marquées que d'habitude. Il faut inlassablement parler de cette période, et qui, mieux que ceux qui, à leur corps défendant, y étaient, sont qualifiés pour le faire ? Pour qu'il n'y ait "plus jamais ça".
- l'auteur place son récit sous le signe de la chance. Sans doute en a-t-il eu, à certains moments cruciaux de son engagement forcé dans ce conflit, mais il a à chaque fois su la saisir, faisant les bons choix aux moments opportuns. L'aviation, il fallait y penser, quand on n'a même pas le poids requis pour être parachutiste !

Alain TOURTOIS, octobre 2005

## *TABLE DES MATIÈRES*

Remerciement	page 1
L'orphelinat – l'École	pages 2-3
Evacuation en Dordogne : Clairvivre et retour	page 4
“Höhere Handelsschule” : ex Ecole de Commerce	page 5
H.J. “Jeunesse Hitlérienne” OBBO : mon premier employeur et CAP d'aide-comptable	pages 6-7
Contrat d'apprentissage : 1941 – 1943	page 8
RAD : service de travail du Reich	pages 9-10
Conseil de révision : Ma Chance Incorporation Flak : Kassel, Frankfurt, Anvers (Belgique)	pages 11-12
Retour en France : Gaillefontaine (Seine Maritime)	pages 13-14
Anecdotes Annonce du débarquement en Normandie	pages 15-16
Préparation de ma désertion avortée	pages 17-18
Attestation de M. Cosnier, ancien secrétaire de mairie de Gaillefontaine	page 19
Mon ami Pierre MICHEL Départ de Gaillefontaine – Débâcle – Belgique – Hollande	page 20
Rotterdam – Départ direction Berlin – Cessez-le-feu Zone anglaise : prisonnier à Goetzdorf Marcel RIFF : Alsacien Nous nous évadons : représentation française à Stade	pages 21-22
Retour de captivité Libération des Alsaciens-Mosellans	page 23
CHARLES, LOUIS, MARIE(mes frères et ma sœur)	pages 24-25
LUCIE (mon épouse)	page 26
Anecdotes	page 27
Lettre de M. JOUG (Rotterdam) et transcription	pages 28-29

<b>Décès d'un Allemand, compagnon d'infortune</b>	<b>pages 30-31</b>
<b>Autres anecdotes</b>	
<b>Article de presse</b>	<b>page 32</b>
<b>Epilogue</b>	<b>page 33</b>
<b>Mes années sacrifiées</b>	<b>page 34</b>
<b>15 août 1945 : retour à Strasbourg - Enfin heureux !</b>	<b>pages 35-36</b>
<b>Noël 1947</b>	
<b>Note du dactylographe</b>	<b>page 37</b>

## ANNEXE

“Radio Märlikplätzel sendet”

*“Radio Märlikplätzel communiqué”*

### BULLETIN DE LIAISON ENTRE LES INCORPORÉS DE FORCE ET LES CAMARADES RESTÉS AU FOYER

J'ai rassemblé quelques documents d'origine afin de reconstituer un bulletin "type" – Les textes sont traduits d'allemand en français.

*page 2* – l'origine du bulletin

*page 4* – bulletin n° 10 du 21 août 1943, avec en-tête de Robert Weber et textes de Louis Bieth et Cheva. Robert Weber et Louis Bieth, incorporés de force, ont été portés disparus sur le front de l'Est

*page 5* – bulletin n° 11 – L'en-tête a été conçue par Marlys(e) Bronner après l'incorporation de Robert Weber

*page 5* – lettres des incorporés à la rédaction

*page 6* – nouvelles de la semaine sportive de Strasbourg

*page 7* – bulletin n° 11 – permissionnaires – nouvelles brèves – décès de Bernard Stavisky

*page 9* – bulletin n° 14 – poème de M. A. Gillmann

*page 10* – adresses des incorporés

*page 11* – liste des victimes du bombardement de Neudorf du 6 septembre 1944

*page 12* – suite de la liste des victimes – parmi elles, la mère et la sœur de Bernard Stavisky.

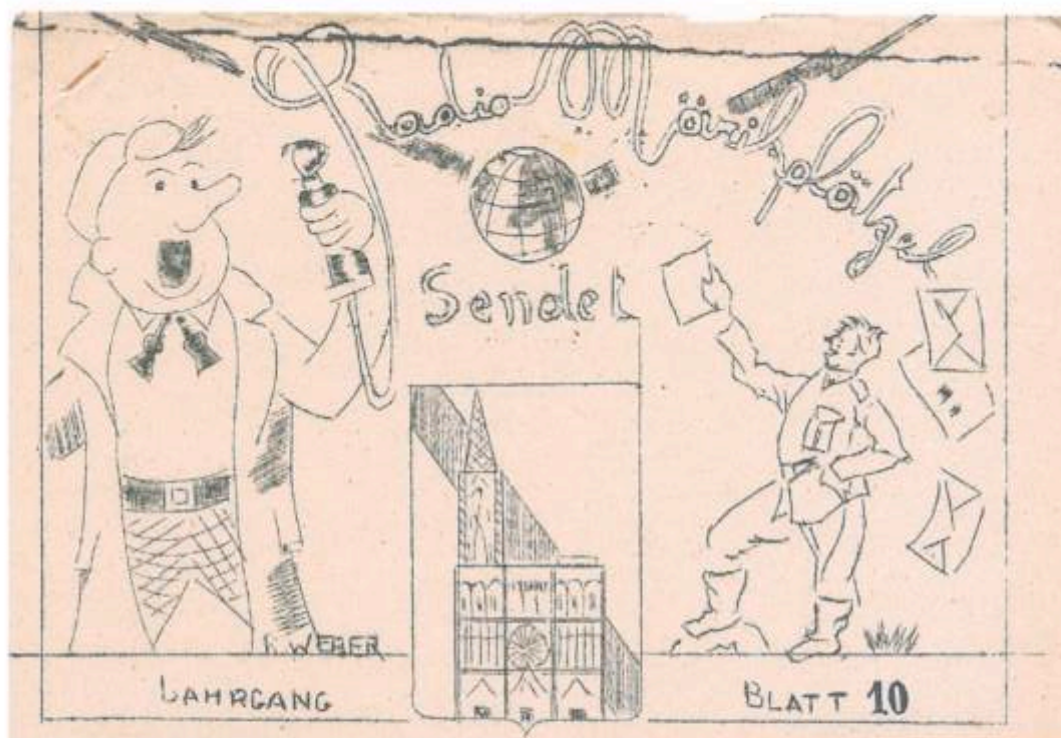
- ◇ A Neudorf, nous étions une bande de jeunes qui se retrouvaient régulièrement à "La Taverne", bistrot situé près de la place du Marché et touché lors du bombardement de Neudorf. Une grande partie de ces jeunes étaient footballeurs au Racing ou au Red-Star. Des rencontres avaient également lieu chez "Schmitt Fritz", rue du Lazaret, aujourd'hui restaurant à la "Bonne Source". Il arrivait que le restaurateur, à une heure avancée, fermait les volets. Et pour cause ! Nous chantions des refrains français ! Quel bonheur, et quel risque ! Certains ont même commis de menus larcins, heureusement sans gravité et surtout sans se faire attraper.
- ◇ A partir du moment où l'incorporation dans la Wehrmacht a été décrétée, R. Chevalier, dit "Cheva", né en 1923, émit l'idée de créer un bulletin de liaison entre les incorporés et ceux restés dans leur foyer. Une idée à tout point de vue unique, formidable, qui demanda un travail énorme avec de faibles moyens. Le 1<sup>er</sup> bulletin naquit le 5 novembre 1942, en 8 pages et 80 exemplaires expédiés dans tous les pays de l'Europe en guerre. Le dernier bulletin, paru à Pâques 1944 (avant interdiction) était composé de 18 pages, et environ 500 exemplaires ont été expédiés. Les parents des incorporés ont également reçu le bulletin et ont participé aux frais de rédaction. L'en-tête du bulletin (voir pages 4 et 5) est l'œuvre de R. Weber, et après son incorporation de M. Bronner. Cette dernière a, entre autres, réalisé un dessin de notre cathédrale qui était pour nous un vrai symbole de notre chère ville de Strasbourg. Je l'ai porté sur moi pendant toute la guerre, et chez un de mes amis il figure aujourd'hui encadré dans son studio.
- ◇ Le titre du bulletin "Radio Märkplätzle" sendet - "Radio Place du Marché" communique – était bien sûr de circonstance. Le groupe de la rédaction se composait de garçons et de filles. Les textes et dessins, reportés sur des stencils, étaient ensuite reproduits par un duplicateur.
- ◇ Pour recevoir le bulletin, les incorporés devaient écrire à une adresse bien définie, où tout le courrier était centralisé et enregistré par l'équipe de rédaction. Les adresses (voir page 10), les textes, les poèmes, les communiqués, toutes ces informations se retrouvaient ensuite dans le bulletin. Les manifestations sportives, les résultats, les programmes des cinémas strasbourgeois ont été régulièrement communiqués. Par exemple, ceux de l'UT, du Reingold, du Capitole, du Gloria-Palast, de l'Arcades, du Scala, du Central, de l'Eden.
- ◇ Sont surtout à relever les textes de L. Bieth (un vrai poète), et ceux du responsable de la rédaction R. Chevalier. Les permissionnaires ne manquaient pas une occasion pour donner un coup de main à l'équipe.

- ◇ Malheureusement la rédaction était aussi obligée d'informer les incorporés de la mort de certains de leurs camarades, qui ont dû sacrifier leur vie en portant l'uniforme maudit.
- ◇ Sans parler du bombardement de Neudorf du 6 septembre 1943 par les avions alliés. Ce bombardement a fait 187 morts et causé de nombreux dégâts aux maisons et rues. A cette occasion, un bulletin spécial daté du 29 septembre 1943 a été rédigé et expédié. Je me rappelle avoir montré ce bulletin à une recrue de mon unité, un natif de Berlin. Il a trouvé que ce genre de renseignements devrait être défendu, car cassant le moral des troupes.
- ◇ Il va de soi que la Gestapo, par la suite, a effectivement défendu strictement la publication du bulletin. Quelques filles ont même été convoquées à la Gestapo à ce sujet et des fouilles ont été entreprises au domicile de Cheva.
- ◇ Le dernier bulletin a paru le 27 mars 1944, pour Pâques. Je veux encore signaler que Cheva et d'autres camarades avaient été incorporés et que les filles avaient pris la relève ; pas facile non plus.

Le Racing a également sorti un bulletin de ce genre pour ses membres incorporés.

Parfois, l'équipe de rédaction partait en excursion dans les Vosges. Les filles avaient conçu un fanion avec notre emblème. Des permissionnaires se joignaient toujours à eux.

A la fin de la guerre, les survivants de cette malheureuse aventure se sont retrouvés, le 1<sup>er</sup> novembre, devant le monument aux morts, place H. Will, à Neudorf, avec dépôt d'une gerbe. En 1945, ces survivants étaient au nombre d'environ 70. En 2004, nous étions à peine encore 5. Nous avons déploré 42 morts pendant la guerre, et au moins 70 depuis 1945.



BULLETIN N° 10 du 21.8.43

Ce sont maintenant dix bulletins  
 Qui vous ont été envoyés en pays  
 lointains.  
 Beaucoup d'entretiens s'y trouvent,  
 Mais pense au sens profond  
 Qui figure dans ces brèves lignes.  
 Quand la mélancolie te serre le  
 cœur  
 Alors le but de ce bulletin  
 Est de vous enlever ce fardeau  
 Qui pèse sur votre existence.

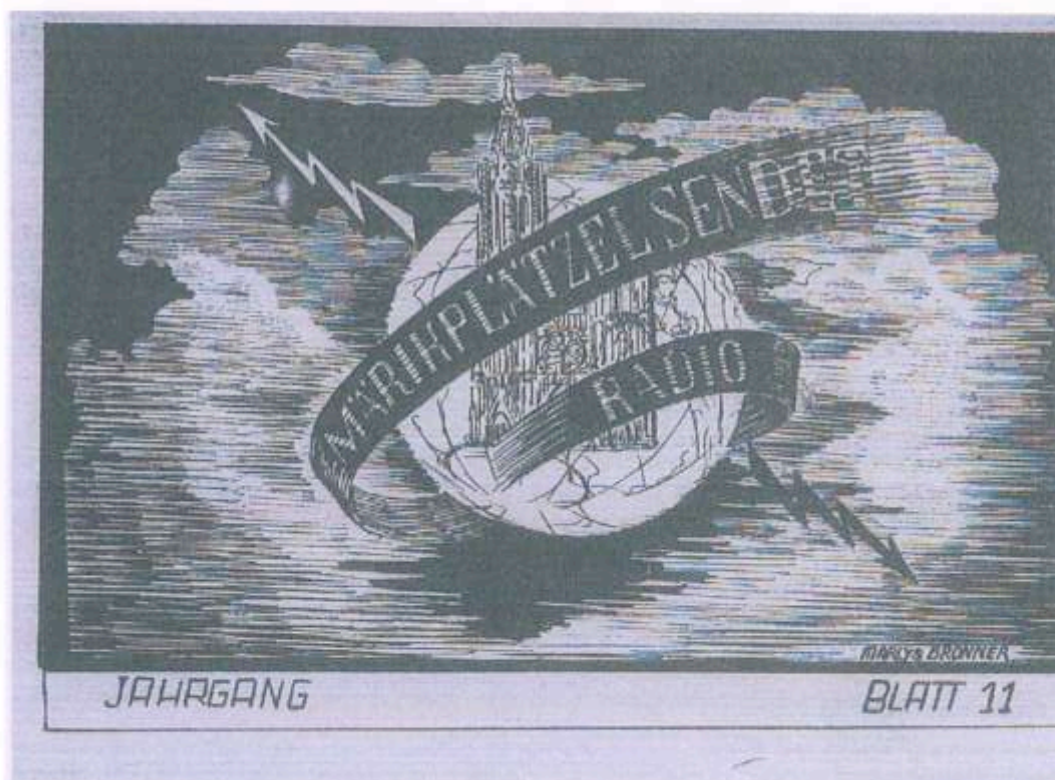
Jusqu'à ce que la paix se rapproche  
 (C'est en ces termes que je le  
 pense)  
 Et nous réunisse à nouveau en  
 Alsace.  
 Que Dieu vous protège  
 C'est mon plus cher souhait.  
 L. Bieth

Le 10<sup>ème</sup> numéro de notre cher "bulletin de liaison" est prêt à l'envoi. Si nous nous remémorons le travail accompli, nous pouvons être contents. Le premier numéro a paru en 8 pages à 80 exemplaires, le 10<sup>ème</sup> en 16 pages et à 500 exemplaires. D'après les nombreuses lettres de remerciements qui nous sont parvenues, nous supposons que notre but a été atteint : vous rappeler notre chère et précieuse Alsace et renforcer le lien de camaraderie qui nous unit.  
 Je ne veux pas manquer de remercier sincèrement tous mes fidèles et bénévoles collaborateurs pour le travail accompli.  
 Sans l'espoir de vous retrouver tous, sains et saufs, et en bonne santé, je vous adresse mes meilleurs vœux et vous souhaite beaucoup de chance.

Cheuva

Robert Weber a créé l'entête de notre bulletin des n° 1 à 10. Après le départ de Robert Weber, Marlys (e) Bronner a pris la relève. Sa première en-tête est reproduite sur le n° 11.

Robert Weber et Louis Bieth, auteur de nombreux textes, puis incorporés de force, ont été portés disparus, quelque part sur le front de l'Est.



#### BULLETIN N° 8 du 25.6.43

Stavizki B : Lettre du 13.6 de Koenigsberg. « C'est avec plaisir que j'ai reçu le "bulletin". Suis hospitalisé depuis 4 semaines suite à une blessure contractée à une cuisse pendant une marche en Russie. En ce moment je vais mieux et je compte sur une prochaine permission. Meilleures salutations à tous mes camarades. Je dois vous saluer tous de la part du "Gros Waibel" de mon unité ».

*A noter que Stavisky B. est mort au front de l'Est et sa disparition figure dans le bulletin n° 11 du 25.9.43 (voir page n°8 ) et malheureusement sa mère et sa sœur ont été victimes du bombardement de Neudorf le 6.9.43 (voir page 13).*

Adam.R. : Lettre du 4.6. du front de l'Est. « Hier soir j'ai reçu le bulletin avec grande joie. Je suis depuis quelques jours à nouveau au front. J'étais pendant 14 jours au repos. J'en ai profité pour jouer beaucoup au foot. Meilleures salutations à tous, surtout à ceux du Racing ».

Sigrist R. : Carte du 10.4 de Anspach. « Ce n'est pas éternel, mais j'arrive enfin à vous remercier une fois de plus pour le "bulletin". Mon adresse a changé. Ensuite j'ai obtenu un avancement et suis maintenant "instructeur". Salutations à tous mes camarades au loin, particulièrement à ceux qui se trouvent au front.

Armbruster M. : Lettre du 6.6. du front de l'Est. « Hier soir je suis rentré d'une tournée d'inspection dans mon unité. Je voulais me coucher tôt et voilà que je remarque votre "bulletin" sur ma table. Bien entendu je l'ai ouvert de suite et lu. Une fois de plus, parfait. Depuis un mois nous sommes à nouveau en première ligne. A part ça, rien de nouveau. Je souhaite à tous une bonne santé et vous salue de bien loin, de Russie. Un salut particulier à Golling, Burgard, Schall, Lussigny, Vollmer ».

Bickel G. : Lettre du 10.4 de Frankfurt. « Ai été muté de Kassel à Frankfurt. Le "bulletin" m'a, comme à chaque fois, procuré quelques bons moments. Il n'est pas sûr que nous allons rester ici. Salutations à tous, particulièrement à Stehli. Meilleures salutations à tous de Georgi R. et Schmitt L. ».

Vollmer M. : Lettre du 31.5. du front de l'Est. « Ai reçu ce matin avec joie le "bulletin". D'après ce que je constate, il y en a qui ne sont pas loin d'ici. Je me trouve pas loin de Charkow. J'ai même été là-bas à l'opéra et entendu "Carmen". Je suis affecté à la défense aérienne. Meilleures salutations à mon ancien camarade d'école, Armbruster. Demandez-lui s'il se rappelle encore du bon vieux temps où avec lui, Lussigny et Hoffmann, nous nous sommes martyrisés les os chez "Wewer Schängele" et joué au "foot de table". Ce sont de vieux souvenirs. Meilleures salutations à Schmutz P., Schoettel L., Schwaederle, Nick, Schneider R., ainsi qu'à tous les autres camarades ».

Haderer G. : Lettre du 31.5 du front de l'ouest. « A nouveau j'ai reçu le "bulletin" avec plaisir. Chez nous c'est la solitude et le calme. On a toujours un peu de nouvelles d'Alsace. Comme par le passé, je vais bien. Le soleil nous a déjà donné de la couleur. Un bonjour à Kammerer et Fritsch qui étaient avec moi. Meilleures salutations à tous ».

Brinster M. : Lettre du 30.5 de Plauen. « J'ai reçu avec grande joie le "bulletin". Il est aussi bien vu par les Alsaciens que par les Neudorfois. Chacun veut être le premier à le lire. En lisant les extraits de lettres, je suis très étonné de constater où nos Neudorfois se baladent. Nous sommes représentés dans tous les pays d'Europe. Chez nous le service ne marche pas mal en ce moment. J'ai vu un match de foot entre Dresden RCS et la première équipe de Plauen : 2 à 0. Dans l'équipe de Plauen joua Fenus Emil (e) comme avant centre, il a fait un bon match. Je salue d'ici mon cher pays et tous mes camarades, surtout Vollmer M., Hoffmann C., Kuspert J., Schweighöffer, Steiner.

Stahlberger A. : Lettre du 7.6. « J'étais à nouveau en permission. Suis arrivé avec 40° de fièvre et un bon empoisonnement du sang. J'ai passé les premiers 5 jours au lit et les 2 suivants avec la canne. Ainsi je n'ai pu voir ceux qui n'étaient pas encore incorporés. De retour de permission, j'ai reçu immédiatement le "bulletin". De nouvelles recrues de Strasbourg sont arrivées dans la caserne voisine. Je vais vite leur rendre visite. Salutations à tous.

### Semaine sportive de Strasbourg

Du 6 au 13 juin 1943 eut lieu l'annuelle semaine sportive de la ville de Strasbourg.

En dehors du foot, ont été pratiquées d'autres manifestations sportives, à savoir : l'athlétisme, le handball, la natation, le basketball, etc. Mercredi 8 juin, se sont affrontées les équipes de foot du RCS-CGS et une entente Schiltigheim-Bischheim. Comme prévu, les premiers ont gagné par 4 : 0. Le dimanche de la Pentecôte eut lieu, en apothéose, le "relais de la cathédrale" et le SVS s'adjugea la part du lion en remportant presque toutes les courses.

#### RCS-SGS

Dimanche 20.6.43 – Quatre équipes d'Alsace s'étant qualifiées pour les quarts de finale de la coupe (Tschamerpokal), le RCS, le SGS, le FC Mulhouse et le SV Colmar, le RCS rencontra le SGS à la Meinau. Ce derby attira 5 000 spectateurs. SGS était favori, étant donné l'absence au RCS d'Oscar Heisserer et de Montigel. Mais tout ne se passa pas comme prévu. Malgré une chaleur exceptionnelle, la production des deux équipes monta vite en flèche. P. Waechter du RCS manqua une bonne occasion. A la 10<sup>ème</sup> minute, Duchon (prêté par l'Austria de Vienne) marqua, à la surprise générale, le premier but pour le RCS, sur un centre de la droite. Hoffmann n'a pu que constater les dégâts. A peine 2 minutes plus tard, Lohr marque le 2<sup>ème</sup> but sur coup-franc des 35 m. La balle avait touché le poteau avant d'entrer dans les filets. Le mur de la défense avait gêné la vue au gardien. Le résultat ne changea plus avant la mi-temps. Après la reprise, le SGS passa à l'offensive, mais la défense adverse, en très grande forme, ne laissa rien passer. Au contraire, c'est à nouveau au RCS de savourer le succès. Hoffmann repoussa un tir de Robert Heisserer et l'ailier droit Mams marqua dans le but vide, au-dessus de ses coéquipiers et de ses adversaires. Le jeu baissa après ce 3<sup>ème</sup> but et peu après, l'arbitre national Vogt arrêta la partie. Dans l'équipe victorieuse, les défenseurs Guebhart, Lohr et Lergenmuller se montrèrent intraitables, tandis que l'équipe SGS ne se montra pas à la hauteur de ce qu'on attendait d'elle. E. Waechter et Karrer n'ont pas eu leur rendement habituel, ce qui contribua à la défaite.

Le FC Mulhouse l'a emporté par 5 : 2 contre le S.V. Colmar et jouera donc la finale dimanche prochain contre le RCS à la Meinau.

A. Lams

Demain dimanche à 16h aura lieu le match de coupe entre le FC Mulhouse (au complet, sauf son gardien Heitz) et le RC Strasbourg. Dans l'équipe du RCS vont manquer Montigel et O. Heisserer et les demis Gruber et Meyer, ainsi que l'attaquant Gardon. Heureusement que le demi-droit Duchon vient en renfort. Comme dimanche dernier, le RCS compte sur une permission de son demi-gauche Heintz, actuellement dans la Wehrmacht, pour cette importante confrontation.

D.D.

BULLETIN N° 11 du 25.9.43**Ont été en permission :**

Halter R.	26.8. – 11.9.	Adler R.	16.9. – 1.10
Vogel A.	6.8. – 25.8.	Knoll A.	16.9. – 12.10
Belling C.	28.8. – 31.8.	Ehre M.	14.9. – 29.9
Fehlmann A.	31.8. – 15.9.	Fritsch E.	14.9. – 29.9
	16.9. – 2.10.	Kraemer F.	18.9. – 11.10
Dietsch A.	4.9. – 19.9.	Schall A.	10.9. – 25.9
Wolff A.	10.9. – 25.9.	Stengel R.	18.9. – 28.9.
Hunsicker M.	14.9. – 29.9.	Beller F.	1.9. – 12.9.
Ungerer R.	15.9. – 30.9.	Führer M.	10.9. – 25.9.
Zink A.	14.9. – 10.10	Rompel R.	22.9. – 6.10.
Roos B.	17.9. – 29.9	Peter A.	10.9. – 24.9

**Ont été en permission exceptionnelle suite aux bombardements de Neudorf :**

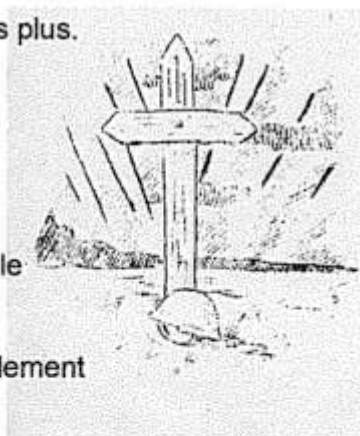
Kügeler A.	Allspach L.	Wachtel F.	Neff R.
Dürrhoel C.	Schwambach R.	Schlick R.	Fenus Em.
Clodi P.	Lussigny R.	Roth P.	Mehl P.
Paulen P.	Dammert	Schuhmacher	

Brèves nouvelles :

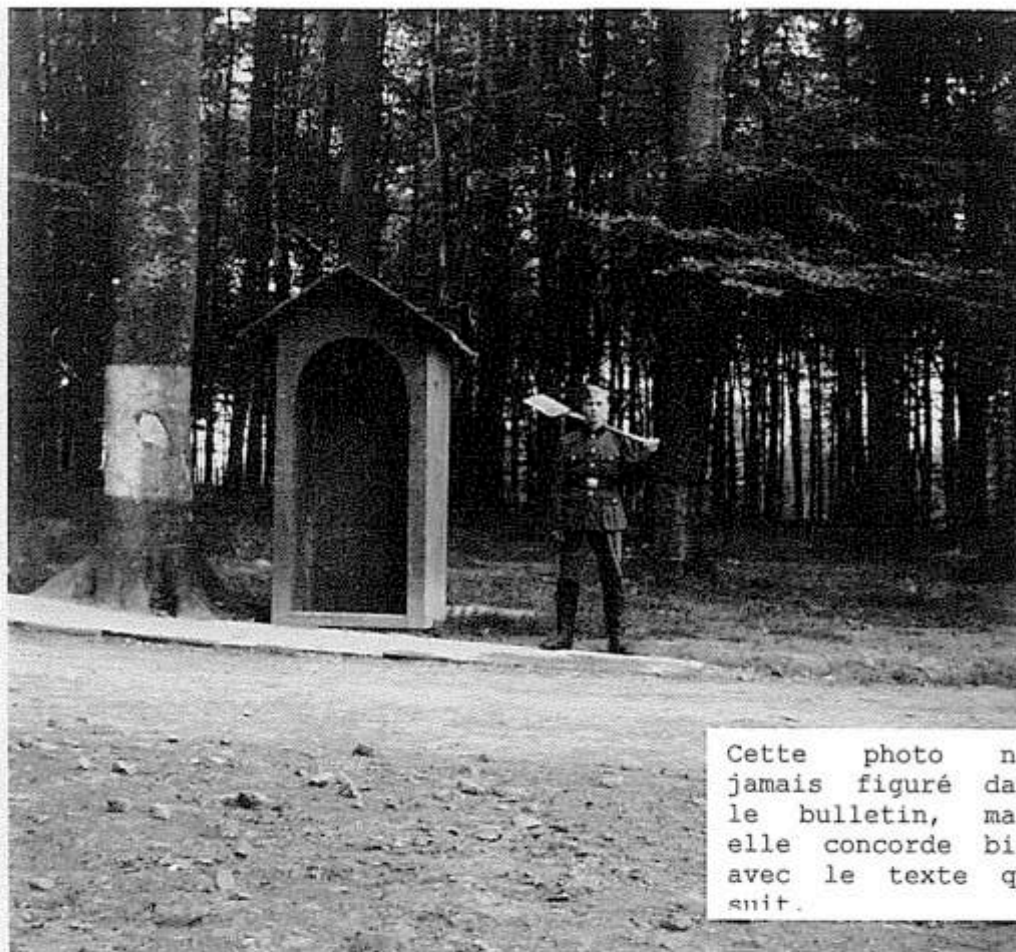
- Les incorporés du R.A.D. sont actuellement libérés : Wachtel F., Harz R., Stehli P., Eibel J., Ott A., Waechter R.
- Les jeunes de la classe 1926 vont être à leur tour incorporés au R.A.D. Y figure notre reporter sportif Riedweg G.
- Le poème qui figure sur la 1<sup>ère</sup> page du bulletin nous a été envoyé par Maechler X. Il l'a écrit avec quelques camarades du R.A.D. Sincères remerciements.
- Les filles incorporées au R.A.D., Buchs Alice, Ulrich Margrit, Kompf G., saluent amicalement les gens de leurs connaissances.
- Nous félicitons notre ami Armbruster M. pour son 20<sup>ème</sup> anniversaire (20.9.1923).
- Schmutz P. qui est toujours hospitalisé au "Stephansfeld", hôpital militaire de réserve, nous demande de saluer tous ses camarades.

**A notre camarade décédé Bernard Stavisky**

- Jeune, dans toute ta splendeur, tu n'es plus.  
La lumière de tes yeux est éteinte  
Ton sourire est raide, étranger et vide  
Ton visage nous paraît pâle et froid.
- Tu étais fort comme un jeune arbre  
Et toujours plein de gaieté et d'orgueil.  
Mais la mort t'a touché jusqu'à la moelle  
Et a gelé le sang de ton cœur.
- Mais nous voulons promettre solennellement  
A vous qui reposez là-bas  
Votre souvenir restera fidèle en nous  
Vous les héros silencieux, soyez salués.



A. Schultz



Cette photo n'a  
jamais figuré dans  
le bulletin, mais  
elle concorde bien  
avec le texte qui  
suit.

### Au RAD – De garde le soir de Noël

Le soir de Noël, d'un pas lourd  
La recrue va faire la garde,  
Sa bêche brille au clair de lune  
Comme un cadeau tout neuf de l'enfant Jésus.

Le vent froid, il ne le ressent guère,  
Il ne pense qu'à l'arbre de Noël.  
Quand quelques années auparavant  
Petit gamin, il rampait dessous.

Le cœur serré, l'esprit mélancolique  
Il rêve un bon moment.  
Et pendant qu'il marche de long en large,  
Une larme coule de temps en temps.

Du fond de son cœur  
Une prière monte au ciel :  
« Père qui est au ciel, offre nous donc bientôt la paix  
Et crée un monde meilleur ».

Poème de M. A. Gillmann  
paru dans le n° 14 du 20 décembre 1943  
(son fils René était au RAD à cette époque)

Photo et traduction : G.B.

Adressen-Aufstellung nach dem Stand  
vom 22. Januar 1944.

Sold.	ADAM Renatus	Feldpost-Nr. 22.855 A
Gren.	ADLER Robert	" 18.596 D
O-Sold.	ANDRES Karl	z.Zt. auf dem Marsch
Uffz.	ALLSPACH Luzian	Feldpost-Nr. 31.122 C
O-Gref.	ANCKLY Martin	" 40.096 C
Kan.	ANSTETT Renatus	z.Zt. auf dem Marsch
Pic.	ANSTATT Adolf	z.Zt. auf dem Marsch
Kan.	ARMBRUSTER Marcel	Nachr. Ausb. Staffel I. Art. Ausb. Abt. (mot) 793 PRAG X Hindenburg Kaserne
Gren.	APPHILL H.P.	Stammkomp. Gren. Ers. Btl. (mot) 41 ERLANGEN
Gren.	BARISY Hans	Res. Laz. Marienburg Block II Zimmer 13 MARIENBURG (Westpr.)
SS-Gren.	BOLLEY Marzell	Feldpost-Nr. 10.945 G
Gefr.	BANGRATZ Marzell	" 04.774 C
Gren.	BAREISS Robert	1. Art. Ers. Abt. 290 2. Marsch. Btl. (Auffang- stelle) RATZEBURG (Zbg)
Pz. Schü.	BARBIER Peter	Pz. Ausb. Abt. 10 Stab- & Nachr. Zug ZINTEN
Pz. Jg.	BARTHELMISS Leo	Pz. Jg. Ers. Abt. 43 Marschkomp. II SREMBERG
Jg.	BAUER P.	Feldpost-Nr. 26.789 C
Sold.	BAUMENT Albert	" I 54.028 LGPA PARIS
O-Gr.	BECK August	" 12.351 B
Sold.	BECKER Renatus	1. Genes. Komp. Gren. Ers. Btl. 76 HAMBURG RAHL- STEDT Boehm Kaserne
Sold.	BECKER Edmond	Feldpost-Nr. 33.730
Sold.	BERNAPEL Josef	Flak Ers. Abt. 51 10. Ausb. Batt. STETTIN 10
Schli.	HELLER Paul	Feldpost-Nr. 35.915
Kan.	BEILING Claude	2. Kraftf. A.A. der LwS Flakkaserne Block 5 MENDEN Kreis Iserlohn
Kan.	BERNDT Albert	Schw. Flak Ers. Abt. 62 Auffangstelle OLDENBURG
Gefr.	HICKEL Georg	Feldpost-Nr. I 38.853 LGPA BRUNSEL
Sold.	BOESSENBACHER K.	Nachr. Ausb. Staffel (mot) 50 Ziethenkaserne FRANKFURT /Oder
Gren.	BOHN Andreas	Feldpost-Nr. 40.604 D
Sold.	BOHN Robert	" 45.532 D
SS-Pic.	BOLLEY Rudi	Pi-Schule der Waffen SS U-Lehrgang II. In- spektion POS2 STIECHOWITZ bei Prag
Sold.	BREININGER Raimund	Feldpost-Nr. 06.118 C
Füs.	BRENDEL Josef	Aus. Komp. Füs. Ers. Btl. 22 GUMBINNEN
Gren.	BUCHS Marzell	12. Komp. Sicherungsgruppe HRUBIESZOW Stützpunkt 33 Distrikt Lublin
Gren.	BURCKHARDT R.	Feldpost-Nr. 18.596 C
Gefr.	BURCKLE Renatus	Deutsches Lazarett Danaburg Abt. II D DUNABURG Siguldastraße 4 Leitort Eydtkau
Kan.	BURGARD Albert	Feldpost-Nr. 00.584 C
Kan.	CHEVALIER Renatus	K.A. 8 3. Komp. HAMBURG-OSDORF Flakkaserne
Gefr. ROB	CHRIST Paul	1. Res. Gren. Btl. 304 LUKOW Distrikt Lublin Lager Lepigaz
Herrn	CHOUTSCH Paul	Feldpost-Nr. 46.743
Kan.	DAMMERT Renatus	Schw. Flak Ers. Abt. 62 1. Ers. Battr. OLDENBURG
Schli.	DÄNGER Paul	Feldpost-Nr. 58.455 B
Sold.	DIETZ Paul	" 46.894
F.g.	DIRIE Albert	5. Fl. Techn. Schule 5 Komp. WISCHAU B/M.
Sold.	DONCHEZ Luzian	Feldpost-Nr. 59.807 D
Sold.	DURRHOLD Edmond	" 57.147 B
Pz. Schü.	DURRHOLD Karl	2. Aus. Abt. für Pz. Werkstatt Personal WIEN 77 Objekt 9
Matr.	EISEL Johann	11. E.M.A.A. LOEBAU (Ostpr.)
Gren.	ELLES Emil	z.Zt. auf dem Marsch

Noms et adresses des amis incorporés à la date du 22 janvier 1944



AGLER Josephine, 50 Jahre alt  
 ALWEY Marzell, 5 Jahre alt  
 ANTONY Emma, 30 Jahre alt  
 ARMEROSTER Renatus, 14 Jahre alt  
 BATTONG Josef, 48 Jahre alt  
 BAUMARTH Paul, 55 Jahre alt  
 BECLER Josephine, 78 Jahre alt  
 BECKER Renatus, 20 Jahre alt  
 BIGOT Gilbert, 20 Jahre alt  
 BILZ Luise, 63 Jahre alt  
 BOHRSCHNECK geb. Klein, 41 Jahre  
 BOHRSCHNECK Hedwig, 1 Jahr alt  
 BONN Frieda, 38 Jahre alt  
 BREYBACH geb. Fischer 61 Jahre alt  
 BUGMANN Karl, 28 Jahre alt  
 BUSCHINGER Johann, 13 Jahre alt  
 CULLY Leonie, 39 Jahre alt  
 CULLY Germania, 18 Jahre alt  
 LAUER Karl, 30 Jahre alt  
 DORNDIHL Peter, 1/2 Jahre alt  
 DORNER, Frau  
 DORLICK Emilie, 4 Jahre alt  
 DORNER Sophie, 36 Jahre alt  
 DOKERT Marzell, 36 1/2 Jahre alt  
 EGELY Emma, 38 Jahre alt  
 EHALT geb. Bittel, 45 Jahre alt  
 ELSCHINGER Alfred, 33 Jahre alt  
 ERB Lina, 31 Jahre alt  
 ERNST Adrienne, 24 Jahre alt  
 FEHRY, Frau, 44 Jahre alt  
 FENUS Jakobine, 11 Jahre alt  
 FISCHER Marie-Luise, 15 Jahre alt  
 FOELNER Katharina, 46 Jahre alt  
 FOELLER Luzia, 21 Jahre alt  
 FOELLER Martha, 20 Jahre alt  
 FRIEDRICH Felicitas, 56 Jahre alt  
 FRIEDRICH Roland, 18 Monate  
 FREY Willy  
 FUHRY Martha, 23 Jahre alt  
 GIER Margarethe, 45 Jahre alt  
 GILLMANN Arthur, 31 Jahre alt  
 GILLMANN Elisabeth, 68 Jahre alt  
 GLADY Leo, 41 Jahre alt  
 GLESS Marie, 63 Jahre alt  
 GOETZENLICHTER Christiane, 2 1/2 Jahre  
 GRIFT Georg, 31 Jahre alt  
 GORNINGER Karl, 48 Jahre alt  
 GROSSHENNY Alfred, 32 Jahre alt  
 GRUSIUS Anton,  
 GRUSIUS Elsa, 32 Jahre alt  
 HAAS Wilhelm, 66 Jahre alt  
 HAAG Eugen, 47 Jahre alt  
 HAINY Lasian, 39 Jahre alt  
 HAINY Robert, 14 Jahre alt  
 HECKETSWEILER Johann, 21 Jahre alt  
 HEUN Mathilde, 61 Jahre alt  
 HERBSTER Karl, 62 Jahre alt  
 HIRLEMANN Karl, 51 Jahre alt  
 HERR Karoline, 48 Jahre alt  
 HUBER Karoline, 47 Jahre alt  
 HUBER Marzell, 4 Jahre alt  
 HUT Alfred, 34 Jahre alt  
 JAKOB Margarethe, 23 Jahre alt  
 JAKOB Renate, 16 Jahre alt  
 JUNG geb. Hück, 68 Jahre alt  
 JUNG Oskar, 43 Jahre alt  
 JUNG Armandus, 16 Jahre alt  
 KÄUFFMANN Eugen, 26 Jahre alt  
 KIEFFER geb. Heiligenstein 52 J.  
 KIEFFER Emil, 36 Jahre alt  
 KIEFFER Bertha, 52 Jahre alt  
 KLEIN Germania, 31 Jahre alt  
 KREITZ Emilie, 46 Jahre alt  
 KOEHLER Luise, 63 Jahre alt  
 KOPP Martha, 26 Jahre alt  
 KRUS Eugen, 44 Jahre alt  
 KUNTZ Egon, 12 Jahre alt  
 KUSCH Eugen, 46 Jahre alt  
 LANGOLF Justine, 34 Jahre alt  
 LANGSDORF Gustav von 68 Jahre alt  
 LAUGEL geb. Hiff, 35 Jahre alt  
 LAVING Josephine, 45 Jahre alt  
 LAVING Albert,  
 LESBRUN Marie, 70 Jahre alt  
 LEIBEL Emil, 72 Jahre alt  
 LEIPP Karoline,  
 LITZERST Dietrich, 24 Jahre alt  
 LOBSTEIN Anna, 55 Jahre alt  
 LOBSTEIN Georg, 19 Jahre alt  
 LORBEER Marie, 50 Jahre alt  
 LORBEER Anna, 33 Jahre alt  
 LUSTING Eduard, 72 Jahre alt  
 LUX Friedrich, 64 Jahre alt  
 MANGRAFF Renatus, 15 Jahre alt

Liste des 187 victimes du bombardement de Neudorf du 6 septembre 1944  
 (suite page 12)

MARSHALL Johanna, 19 Jahre alt  
 MASTERN Marie-Therese, 13 Jahre alt  
 MEYER Karoline, 50 Jahre alt  
 MEYER Henriette, 45 Jahre alt  
 MEYER Theres, 12 Jahre alt  
 MEYER Gabrielle, 15 Jahre alt  
 MORGAN Paula, 61 Jahre alt  
 MOTT Robert, 14 Jahre alt  
 MORITZ Emilia, 51 Jahre alt  
 MOSSER Rosa, 56 Jahre alt  
 MÜLLER Albert, 39 Jahre alt  
 MÜLLER Emil, 69 Jahre alt  
 MÜLLER Fritz, 43 Jahre alt  
 MÜLLER Fritz, 10 Jahre alt  
 MURY Anton, 67 Jahre alt  
 NEUMANN Luise, 44 Jahre alt  
 NIESCHEM Marie, 69 Jahre alt  
 NICOLAS Germaine, 42 Jahre alt  
 NICOLAS Andrea, 6 Jahre alt  
 NISB Emil, 70 Jahre alt  
 NIRSCHT, Frau 80 Jahre alt  
 NISSE Luise, 56 Jahre alt  
 NITZSCHEN Johann, 16 Jahre alt  
 NITZSCHEN Gustav, 63 Jahre alt  
 NITZSCHEN Andrea, 14 Jahre alt  
 NITZSCHEN Katharina, 37 Jahre alt  
 NITZSCHEN Fritz, 30 Jahre alt  
 NITZSCHEN Ludwig, 31 Jahre alt  
 NITZSCHEN Karl, 12 Jahre alt  
 NITZSCHEN Marie, 56 Jahre alt  
 NITZSCHEN Henriette, 47 Jahre alt  
 NITZSCHEN Georg, 72 Jahre alt  
 NITZSCHEN Monika, 15 Jahre alt  
 NITZSCHEN Gabrielle, 4 Monate  
 NITZSCHEN Antonia, 53 Jahre alt  
 NITZSCHEN Emilie, 72 Jahre alt  
 NITZSCHEN Gritta, 20 Jahre alt  
 NITZSCHEN Emilie, 48 Jahre alt  
 NITZSCHEN Ilse, 26 Jahre alt  
 NITZSCHEN Marie, 68 Jahre alt  
 NITZSCHEN Martha, 27 Jahre alt  
 NITZSCHEN Liliane, 5 Jahre alt  
 NITZSCHEN Johann-Peter, 3 Jahre alt  
 NITZSCHEN Monika, 4 Monate  
 NITZSCHEN Albertina, 61 Jahre alt  
 NITZSCHEN Marie, 28 Jahre alt  
 NITZSCHEN Magdalena

STUSS Magdalena, 25 Jahre alt  
 STUSS Augusta, 36 Jahre alt  
 STUSS Karl, 36 Jahre alt  
 STUSS Marie-Luise, 16 Jahre alt  
 STUSS Mathilde, 57 Jahre alt  
 STUSS Elisabeth, 65 Jahre alt  
 STUSS Luise, 30 Jahre alt  
 STUSS Julius, 67 Jahre alt  
 STUSS Julia, 29 Jahre alt  
 STUSS Emilie, 63 Jahre alt  
 STUSS Karoline, 67 Jahre alt  
 STUSS Eugen, 66 Jahre alt  
 STUSS Maria, 46 Jahre alt  
 THOMANN Luise, 68 Jahre alt  
 THOMPETER Ludwig, 75 Jahre alt  
 UGI Liliane, 9 Jahre alt  
 UZI Monika  
 VEITH Emil, 61 Jahre alt  
 VOELKE Maria-Marg., 29 Jahre alt  
 VOLTZ Rosine, 85 Jahre alt  
 WARTER Eugenie, 30 Jahre alt  
 WARTER Johann, 1 Jahr alt  
 WARTER Karoline, 60 Jahre alt  
 WACKER Josef, 12 Jahre alt  
 WACKER Anton, 10 Jahre alt  
 WACKER Bernhard, 4 Jahre alt  
 WALTHER Adolf, 76 Jahre alt  
 WALTHER Maria, 76 Jahre alt  
 WARTER Karoline, 59 Jahre alt  
 WEISER Eugenie, 68 Jahre alt  
 WASSERBERGER Alice, 58 Jahre alt  
 WEBER Ludwig, 58 Jahre alt  
 WEBER Dorothea, 62 Jahre alt  
 WEIGERT Julia, 52 Jahre alt  
 WEISS Josef, 55 Jahre alt  
 WEISS Emilie, 34 Jahre alt  
 WEISS Johann-Paul, 7 Monate  
 WEISSLOCKER Emilie, 71 Jahre alt  
 WEYRICH Augustine, 61 Jahre alt  
 WIEDERWILDE Willy, 42 Jahre alt  
 WILHELM geb. Mühlenthaler, 25 J.  
 WOELKE Herbert, 5 Jahre alt  
 WOLFF Karl, 14 Jahre alt  
 WOLFF Georg, 19 Jahre alt  
 ZIEGHEBEL Josephine, 51 Jahre alt  
 ZIEGHEBEL Luise, 18 Jahre alt

Ruhet in Frieden

*Reposez en Paix*

Liste des 187 victimes du bombardement de Neudorf du 6 septembre 1944 (fin)  
 (y figurent la mère et la sœur de B. Staviski, décédé au front)